

Carmentelle, Louis Carrogi
muséens de société

P. 4

1959

04

1769

t.6



AMUSEMENS

~~17~~

~~C 2875~~

D E

SOCIÉTÉ,

O U

PROVERBES

DRAMATIQUES.

Prix, 36 sols.



A PARIS,

394 288
2.7.41

Chez SÉBASTIEN JORRY, Imprimeur-
Libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Fran-
çoise, au Grand Monarque & aux Cigognes,

M. D C C. L X I X.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

PROVERBES

CONTENUS

Dans cette sixième Partie.

XLI. *LA Médaille d'Othon.*

XLII. *L'Homme qui craint d'aimer.*

XLIII. *La Rose Rouge.*

XLIV. *L'Auteur & l'Amateur.*

XLV. *La Veuve avare.*

XLVI. *La permission de Chasse.*

XLVII. *Les Époux malheureux.*

PQ

1954

-4

769

6

LA
MEDAILLE
D'OTHON.
QUARANTE-UNIÈME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

M. DEVERBERIE.

M. DELAMERCI.

L'ABBÉ DE L'EXERGUE.

LEROUX, *Laquais de M. Deverberie.*

La Scene est chez M. Deverberie.



L A
M E D A I L L E
D' O T H O N,
P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

M. DEVERBERIE, LEROUX.

M. DEVERBERIE.

Tu dis que M. Delamerci viendra sûrement ?

LEROUX.

Oui, Monsieur ; il a envoyé sçavoir quand vous rentreriez.

A iij

M. DEVERBERIE.

C'est bon. Il faut faire du chocolat.

LEROUX.

A l'heure qu'il est ?

M. DEVERBERIE.

Oui.

LEROUX.

Pour qui ?

M. DEVERBERIE.

Pour lui.

LEROUX.

Mais, Monsieur, on ne prend pas de chocolat l'après-midi.

M. DEVERBERIE.

Non pas tout le monde, mais lui.

LEROUX.

A la bonne-heure.

M. DEVERBERIE.

C'est que je veux qu'il goute le mien, il s'y connoît, & il l'aime beaucoup.

LEROUX.

Allons. *Annonçant* M. Delamerci.



S C E N E I I.

M. DEVERBERIE , M. DELAMERCI ,
LEROUX.

M. DELAMERCI.

A H , Monsieur Deverberie , enfin , je vous trouve ; j'avois bien peur de vous manquer.

M. DEVE BERIE.

Je n'avois garde de ne pas vous attendre ; d'abord que j'ai sçu que vous aviez à me parler ; mais avant tout , je vous en prie , prenez une tasse de chocolat.

M. DELAMERCI.

Je vous remercie.

M. DEVERBERIE.

C'est que vous ne connoissez pas celui-là ; Leroux , allez donc.

LEROUX.

Oui , Monsieur.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je vous suis bien obligé.

M. DEVERBERIE.

Quelles façons ! Allons , allons , faites toujours.

M. DELAMERCI.

Mais réellement , je n'en veux pas.

M. DEVERBERIE.

Vous n'en prendrez que ce que vous voudrez. Leroux ? à *M. Delamerci*. Voulez-vous du pain avec ?

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je ne veux rien.

M. DEVERBERIE.

Ah , oui , oui. Leroux ayez soin d'avoir un petit pain.

LEROUX.

Oui , Monsieur.

M. DEVERBERIE.

Et dépêchez-vous.

LEROUX.

Cela ne fera pas long.

SCÈNE III.

M. DEVERBERIE , M. DELAMERCI.

M. DEVERBERIE.

JE suis bien-aise que vous preniez de mon chocolat , parce que vous vous y connoissez

bien , & que vous me direz ce que vous en penserez.

M. DELAMERCI.

Je vous réponds que je n'en prends jamais & sur-tout à cette heure-ci.

M. DEVERBERIE.

Oh , il ne vous fera pas de mal , il est fait chez moi.

M. DELAMERCI.

Voulez-vous me laisser dire ce qui m'amène ?

M. DEERBERIE.

Volontiers ; mais c'est que j'étois bien-aise d'être sûr avant , d'avoir votre avis sur mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous connoissez l'Abbé de l'Exergue ?

M. DEVERBERIE.

Si je le connois ? Sûrement. Eh , vous me faites songer ! . . . Il doit venir ici cette après-dinée ; c'est lui qui m'a procuré le cacao , il faudra bien qu'il en prenne aussi du chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous n'avez que votre chocolat dans la tête ; mais puisque l'Abbé vient ici , il faut bien que je l'attende.

M. DEVERBERIE.

Sans doute , vous prendrez du chocolat ensemble.

M. DELAMERCI.

C'est un homme très-curieux en médailles ; à ce que vous m'avez dit ?

M. DEVERBERIE.

C'est très-vrai. Leroux ? Je crains qu'il n'en fasse pas assez.

M. DELAMERCI.

Ne vous inquiétez pas de cela. Je voudrais causer avec l'Abbé un peu pour sçavoir...

M. DEVERBERIE.

Permettez que j'aille dire à Leroux...

M. DELAMERCI.

Cela n'est pas nécessaire.

M. DEVERBERIE.

Allons , comme vous voudrez ; mais vous ferez cause qu'il n'y aura pas assez de chocolat de fait.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je n'en prendrai pas , ainsi il y en aura toujours assez pour l'Abbé.

M. DEVERBERIE.

Oh , bon , vous prendrez aussi tous les denx. Eh bien ?

M. DELAMERCI.

Eh bien , si l'Abbé avoit une certaine Médaille qui me manque , je ferois le plus heureux homme du monde.

M. DEVERBERIE.

Vous sçaurez cela en prenant du chocolat ensemble.

M. DELAMERCI.

On m'a dit qu'il l'avoit , & vous sentez bien que s'il vouloit me la céder. . .

M. DEVERBERIE.

Oh , il le fera , puisqu'il m'a cédé le cacao avec quoi j'ai fait mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Ce n'est pas la même chose.

M. DEVERBERIE.

Pardonnez-moi , pardonnez-moi.

S C E N E I V.

M. DELAMERCI , L'ABBÉ , M. DEVERBERIE , LEROUX.

LEROUX , *annonçant.*

MON SIEUR l'Abbé de l'Exergue.

M. DEVERBERIE.

Ah, le voilà. Je sçavois bien moi qu'il viendrait. Leroux, il faut faire une tasse de plus.

LEROUX.

Oui, oui, Monsieur.

L'ABBÉ.

De quoi ?

M. DEVERBERIE.

Du chocolat, vous en prendrez.

L'ABBÉ.

Oh, pour cela non.

M. DEVERBERIE.

Faites, faites toujours.

LEROUX.

Oui, Monsieur.

M. DEVERBERIE.

Deux pains, trois pains, vous entendez ?

LEROUX.

Oui, oui.

M. DEVERBERIE.

Ah, écoutez. *Il parle à l'oreille de Leroux.*

M. DELAMERCI.

Monsieur l'Abbé, j'avois la plus grande envie de vous voir.

L'ABBÉ.

Monfieur , je fuis charmé de cette rencontre , il y a longtems que je fçai que vous avez le plus beau Cabinet de Médailles qui foit au monde , &....

M. DELAMERCI.

Monfieur , il eft vrai , mais....

M. DEVERBERIE , *revenant.*

Il faut un peu de tems , pour qu'il foit bon ; mais vous n'attendrez pas trop. Je vous détourne peut-être. Ah , Leroux , mettez nous toujours une table.

LEROUX.

Celle-là ?

M. DEVERBERIE.

Non , l'autre , celle de bois d'Acajou. Tenez , la voilà tout près de vous.

LEROUX.

C'est vrai. *Il apporte la table.*

M. DEVERBERIE.

Allez-vous-en à présent.



SCENE V.

M. DELAMERCI, L'ABBÉ,
M. DEVERBERIE.

L'ABBÉ, à *M. Delamerci*.

MON SIEUR, vous avez les plus belles collections...

M. DEVERBERIE.

Il est un peu étourdi ; mais il fait très-bien le chocolat.

M. DELAMERCI.

Monsieur l'Abbé, il n'y a point de belle collection quand elle n'est pas complète.

M. DEVERBERIE.

Oh, mais l'Abbé fera votre affaire, il est très-obligé, & je me souviendrai toujours du cacao...

L'ABBÉ.

Ne parlons pas de cela.

M. DEVERBERIE.

Mais c'est la base du chocolat. Que je ne vous interrompe pas, je vous prie.

M. DELAMERCI.

Une pièce qui me seroit bien précieuse ;

c'est une Médaille d'Othon , & l'on dit que vous en avez une.

L'ABBÉ.

Il est vrai , & très-belle même ; elle est de bronze.

M. DELAMERCI.

Vous pourriez me faire un très-grand plaisir.

L'ABBÉ.

Il faut sçavoir ; si c'est quelque échange...

M. DELAMERCI.

Non ; c'est cette Médaille d'Othon , qui justement me manque , & qu'on m'a dit que vous aviez achetée avant-hier. Si vous vouliez me la céder...

L'ABBÉ.

Si elle vous fait un si grand plaisir !...

M. DELAMERCI.

C'est réellement un service , & je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ.

Mais il y aura peut-être moyen de nous arranger.

M. DELAMERCI.

Comment ?

L'ABBÉ.

Si vous avez quelque chose qui me convienne.

M. DELAMERCI.

Je ne crois pas , & puis cela seroit trop long , je pars demain.

L'ABBÉ.

Hé bien , à votre retour.

M. DELAME · CI.

Non , je vous en supplie ; dites ce que vous en voulez.

L'ABBÉ.

Je ne fais ordinairement que des échanges , & j'ai une chose en vue pour laquelle je la donnerois volontiers. Si vous pouviez l'avoir...

M. DELAMERCI.

Je l'aurois bien si j'avois le tems , chargez-vous de l'acheter. Combien en veut-on ?

L'ABBÉ.

C'est une affaire de dix louis.

M. D LAMERCI.

Eh bien , je m'en vais vous les donner. Votre Othon est-il chez vous ?

L'ABBÉ.

Non , je l'ai ici.

M. DELAMERCI.

Finissons notre affaire.

M.

[M. DEVERBERIE.

Oui , avant de prendre du chocolat

L'ABBÉ.

Je ne peux pas.

M. DELAMERCI.

Pourquoi cela ? d'abord que vous l'avez ;
songez donc que je voudrois partir demain
de bonne heure.

L'ABBÉ.

Je comprends bien.

M. DELAMERCI.

Vous n'êtes engagé avec personne pour
cette Médaille ?

L'ABBÉ.

Non.

M. DELAMERCI.

Voyons-la.

L'ABBÉ.

Je ne peux pas vous la montrer à présent.

M. DELAMERCI.

Comment ?

L'ABBÉ.

J'ai des raisons ; vous l'aurez demain.

M. DELAMERCI.

Mais d'abord que vous l'avez ici, pourquoi

me remettre ? Je vais vous compter vos dix louis,

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là ce qui m'arrête.

M. DELAMERCI.

Je n'y comprends rien ; mais je vous prie en grace, de me faire le plaisir de me la céder actuellement.

L'ABBÉ.

Je vous jure que je ne demande pas mieux.

M. DELAMERCI.

Mais quelle raison pouvez vous avoir ?

L'ABBÉ.

Je ne puis pas vous la dire.

M. DELAMERCI.

Oh pour cela , Monsieur l'Abbé , je ne puis pas m'empêcher de croire que vous voulez la céder à un autre.

L'ABBÉ.

Je vous jure en honneur que vous l'aurez !

M. DELAMERCI.

Et vous ne voulez pas me la montrer ?

L'ABBÉ.

Si je le pouvois , croyez. ..

M. DELAMERCI.

He bien , dites-moi seulement pourquoi ;
je ne vous demande que cela.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien pressant.

M. DELAMERCI.

Que diable cela vous fait-il ?

L'ABBÉ.

Mais c'est que. . .

M. DELAMERCI.

Dites donc ?

L'ABBÉ.

Allons ; mais en vérité. . . je vous dis
que. . .

M. DELAMERCI.

Quoi ! allez-vous encore vous défendre ?

L'ABBÉ.

Puisque vous le voulez absolument. . .

M. DELAMERCI.

Je vous en prie.

L'ABBÉ.

Il faut bien y consentir. Vous sçavez
qu'avant-hier au soir j'achetai cette Médaille ,
qui est réellement très-belle.

M. DELAMERCI.

Je vous en crois sur votre parole.

L'ABBÉ.

Celui qui me la vendit , voulut absolument me donner à souper ; c'étoit dans le quartier S. Victor , où l'on ne trouve point de fiacres : je fus donc obligé de revenir à pied. En passant dans une petite rue , deux hommes qui marchaient derrière moi , me firent craindre qu'ils ne fussent des voleurs ; j'eus beau doubler le pas , ces hommes me suivoient , & ma crainte augmentoit. J'étois très-occupé de sauver ma Médaille , & je m'embarraissais peu du reste. Je pris le parti de l'avaler. Je n'eus pas plutôt fait , que ces deux hommes tournerent par une autre rue , & je me repentis de ma peur.

M. DELAMERCI.

Depuis ce tems-là. . .

L'ABBÉ.

Depuis ce tems-là , je l'ai toujours dans le corps , ainsi vous voyez bien que je ne peux pas vous la montrer ; elle ne me fait point de mal.

M. DEVERBERIE.

Hé bien , prenez du chocolat , cela fera peut-être que....

L'ABBÉ.

Non , au contraire : ainsi vous voyez bien que j'avois mes raisons.

M. DELAMERCI.

Il est vrai ; mais quand pourrai-je donc partir ?

L'ABBÉ.

Je ne sçai pas ; mais d'ici à deux ou trois jours , seulement...

M. DELAMERCI.

Quoi ! deux ou trois jours ! ...

L'ABBÉ.

Je ne peux pas répondre du tems.

M. DELAMERCI.

Mais n'y auroit-il pas quelques moyens de prendre ; car cela me dérange prodigieusement.

M. DEVERBERIE.

C'est dommage que l'Abbé croye que le chocolat... mais essayez en toujours.

L'ABBÉ.

Tenez , puisque vous êtes si pressé...

M. DELAMERCI.

Voyons ?

L'ABBÉ.

Venez-vous-en chez moi , en chemin nous passerons chez mon Apoticaire...

M. DELAMERCI.

Je vous entends.

L'ABBÉ.

Et peut-être finirions-nous cette affaire-là tout de suite.

M. DELAMERCI.

Allons , je le veux bien ; ne perdons pas de tems.

M. DEVERBERIE.

Vous ne voulez donc pas de chocolat ?

M. DELAMERCI.

Une autre fois.

M. DEVERBERIE.

Demain avant de partir ?

M. DELAMERCI , *en s'en allant*.

Oui , oui.



L' H O M M E
QUI CRAINT D'AIMER.
QUARANTE-DEUXIÈME PROVERBE.

PERSONNAGES.

La MARQUISE DE LERY.

Le COMTE DES GLANTIERES.

Le CHEVALIER DE S. FURCY.

La Scene est chez la Marquise de Léry.



L' H O M M E
 QUI CRAINT D'AIMER,
 P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE , Le CHEVALIER ;
 CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MON SIEUR le Comte , Madame la Mar-
 quise va passer ici dans le moment , elle vous
 prie de l'attendre , ainsi que Monsieur le
 Chevalier.

Le CHEVALIER.

Moi ? pourquoi faire ?

Le COMTE.

Elle veut te voir, faire connoissance avec toi.

Le CHEVALIER.

Expliquons nous , chez qui suis-je ici ?

Le COMTE.

Chez la Marquise de Léry.

Le CHEVALIER.

Comment la Marquise de Léry !

Le COMTE.

Eh bien , qu'est-ce que tu as donc ?

Le CHEVALIER.

Je veux m'en aller , tout-à l'heure.

CHAMPAGNE.

Monsieur , Madame va venir.

Le COMTE.

Oui , oui dites qu'il attendra :



S C E N E I I.

Le COMTE , Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

JE ne vois pas où est la plaisanterie , de vouloir absolument me faire connoître une femme , malgré-moi.

Le COMTE.

Effectivement , je te conseille fort de te plaindre. La Marquise est une femme charmante. Tu en as entendu parler comme cela du moins.

Le CHEVALIER.

C'est précisément parce qu'on dit qu'elle est charmante , que je ne veux pas la voir.

Le COMTE.

Songes donc qu'elle joint à la figure la plus délicieuse , une grace dont on n'a point d'idée ; un son de voix qui pénètre l'âme , la ravit , l'enchanté ! dès le premier moment , on est avec elle comme si on l'avoit toujours connue ; elle a tous les tons , elle inspire la confiance , enfin il n'y a point de femme comme

cela. On a plus d'esprit avec elle qu'avec les autres femmes , elle saisit tout ce que vous dites , elle semble ne faire que développer vos pensées , & elle les fait naître.

Le CHEVALIER , *brusquement.*

Adieu.

Le COMTE , *le retenant.*

Qu'est-ce que c'est donc que cette folie ?

Le CHEVALIER.

Folie ? c'est peut-être l'action la plus sage que j'aurai faite de ma vie.

Le COMTE.

De venir chez une femme qui a envie de te connoître depuis longtems & de ne la pas voir ; c'est du moins très-peu honnête.

Le CHEVALIER.

Il n'est pas ici question d'honnêteté... En un mot , je veux m'en aller.

Le COMTE.

Cette bisarrerie te décrireroit entierement. Je ne t'ai jamais vu aussi singulier ; c'est inconcevable !

Le CHEVALIER.

Cependant j'ai raison ; mais vous autres gens légers , vous n'êtes pas faits pour com-

prendre cela. Ainsi je veux m'en aller absolument.

Le COMTE.

Que veux-tu donc que je dise à la Marquise ?

Le CHEVALIER.

Tout ce que tu voudras ; mais je ne la verrai point.

Le COMTE.

Malgré la légèreté dont tu m'accuses , ne puis-je savoir ces raisons ? Peut-être serai-je plus digne de les entendre que tu ne le penses.

Le CHEVALIER.

Une autre fois. . . .

Le COMTE.

Non , ce n'est qu'à cette condition que je te laisserai aller.

Le CHEVALIER.

Ah ! puisque tu le veux , écoute-moi.

Le COMTE.

Voyons.

Le CHEVALIER.

Cette fantaisie qu'a Madame de Léry de me voir me rappelle une suite de malheurs que j'ai éprouvés , qui ont empoisonné le reste de ma vie.

Le COMTE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Tu as connu la Comtesse de Grandpré ?

Le COMTE.

Oui , elle étoit bien.

Le CHEVALIER.

C'étoit une femme adorable ! Un étourdi comme toi me mène chez elle , précisément comme tu fais aujourd'hui ici. J'avois jusques-là été extrêmement dissipé , je ne croyois pas plus à l'amour qu'à la constance ; ces idées n'étoient jamais entrées dans ma tête. A peine ai-je vû cette femme , que je suis entièrement changé ; rien de tout ce qui m'enchantoit auparavant , ne peut plus me plaire , Madame de Grandpré est tout pour moi.

Le COMTE.

Voilà un grand malheur , effectivement !

Le CHEVALIER.

Je crus m'appercevoir que je faisois sur elle la même impression. Le portrait que tu as fait de Madame de Léry est précisément le sien. On jouoit ce jour-là un Opéra nouveau , elle m'y mena. L'Opéra , il n'en fut

pas question pour moi , je ne vis & n'entendis rien du tout , tant j'étois occupé d'elle. Elle me retint à souper , je ne sçai ce que je devins pendant tout ce tems-là ; c'étoit une presse qui n'avoit rien d'égal. Elle s'en aperçut bien , à ce qu'elle m'a dit depuis ; & comme je lui plaïsois , elle fut charmée de trouver une occasion de m'engager encore plus fortement & de s'assurer de moi. Elle proposa de jouer la Comédie , toute la Compagnie applaudit à ce projet. On distribua les rôles ; j'eus celui de Darviane dans Mélanide , & elle fit celui de Rosalie.

Le COMTE.

C'est à merveille !

Le CHEVALIER.

Oui ; mais cette facilité que j'eus d'exprimer mes sentimens , fit que ma passion devint encore plus forte.

Le COMTE.

Tu devins heureux ?

Le CHEVALIER.

Que j'ai payé cher ces instans de bonheur ! On n'a jamais rien éprouvé de pareil !

Le COMTE.

Tu crains donc... Ah , voilà la Marquise ,
il n'y a plus moyen de reculer.

Le CHEVALIER , *voyant entrer la*
Marquise.

Ah , Ciel !

S C E N E I I I.

La MARQUISE , Le COMTE ,
Le CHEVALIER.

Le COMTE.

MADAME , j'ai eu toutes les peines du
monde à retenir le Chevalier ; mais enfin je
vous le livre.

La MARQUISE.

Monsieur le Chevalier , il y a mille ans
que j'ai envie de faire connoissance avec vous ;
cela ne doit pas vous étonner ; parce que
fûrement vous devez être très-recherché.

Le CHEVALIER.

Moi , Madame , je ne sçai pas pourquoi ,
& vous en conviendriez bien , si j'avois l'hon-
neur

neur d'être un peu plus connu de vous , cela n'empêche pas que je ne sois extrêmement flatté....

Le COMTE.

Il est très-modeste , Madame , le Chevalier.

La MARQUISE.

C'est souvent le défaut des gens d'un vrai mérite.

Le COMTE.

Marquise , vous ne sortez pas encore & j'aurai le tems de faire une visite avant ; je reviens dans le moment & je vous laisse le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Madame , je crains de vous importuner.

Il veut s'en aller.

La MARQUISE.

Point du tout , restez donc. Comte , vous ne me ferez pas attendre ?

Le COMTE.

Non , Madame , non.



S C E N E I V.

La MARQUISE , Le CHEVALIER.

La MARQUISE.

ASSEYEZ-VOUS donc. *Ils s'assoyent.* Vous avez été longtems hors de Paris ?

Le CHEVALIER *regardant la Marquise avec embarras.*

Oui , Madame , des affaires que je ne prévoyois pas , & puis l'habitude d'être à la Campagne....

La MARQUISE.

Le Comte prétend , que vous êtes devenu un peu sauvage ; mais c'est qu'il est bien léger & qu'il ne tient pas un plan. Pour moi je ne trouve pas que ce soit exister que de n'être jamais avec soi-même , que dans les chemins ; & je fais grand cas des gens qui aiment la solitude ; ce goût-là est une preuve que l'on sçait penser & cela annonce un caractère solide.

Le CHEVALIER.

Solide , Madame , si voulez. D'ailleurs plus on pense , plus on est malheureux ; il semble

que c'est à force de parler beaucoup , qu'on parvient à se convaincre que les gens qui ne peuvent s'attacher à rien , évitent bien des maux.

La MARQUISE.

Mais n'être attaché à rien , c'est précisément nager dans le vuide ; ce n'est pas exister , vous en conviendrez bien.

Le CHEVALIER.

C'est du moins n'être jamais dans le cas de rien perdre , & comme on ne peut compter sur rien , je crois que c'est une sorte de prévoyance à laquelle on ne doit pas se refuser.

La MARQUISE.

Vous direz tout ce que vous voudrez ; mais vous ne me persuaderez jamais que ce soit là votre système ; c'est un propos qui sent le dégoût du monde ; je me suis quelquefois surprise dans cet état-là , c'est pourquoi je m'y connois , & je crois qu'en peu de tems je vous devinerois... Je parierois que vous avez l'ame du monde la plus franche , la plus sensible ?

Le CHEVALIER.

Je ne sçaurois être fâché de la bonne opi-

nion que vous avez de moi... Mais quoique je haïsse la dissimulation... je craindrois que vous ne me pénétraissiez trop facilement.... Il n'y a pas toujours à gagner à être vu à découvert. *Il se leve.*

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Je ne veux pas abuser plus longtems de votre complaisance ; je sens combien peu je suis amusant , & je fors pénétré de la bonté avec laquelle vous m'avez souffert.

La MARQUISE.

Souffert ! ce n'est pas là un terme fait pour vous ; je veux que vous restiez , je l'exige comme s'il y avoit longtems que nous nous connûssions ; parce que j'espère que ce ne fera pas une connoissance d'un jour non plus.

Le CHEVALIER.

Madame...

La MARQUISE.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Le CHEVALIER.

Madame , j'ai beaucoup d'affaires , & je compte....

La MARQUISE.

Des affaires après dîné ! cela n'est pas possible , il faut absolument que vous voyiez la Pièce nouvelle , je vous donnerai une place dans ma loge. Vous ne pouvez pas refuser cela.

Le CHEVALIER, *à part.*

Je suis perdu ! *à la Marquise.* Madame , je ne sçai point juger un Ouvrage nouveau , du tout. . . quand vous l'avez vû , on exige votre avis , & cela m'embarrasse toujours.

La MARQUISE.

Oui , je crois tout-à-fait cela.

Le CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai ; ainsi trouvez bon que je n'aye pas l'honneur de vous suivre.

La MARQUISE.

C'est une défaite que ce propos-là. Vous devez juger les ouvrages d'esprit & de sentiment avec le tact le plus fin , j'en suis convaincue ; mais si vous ne voulez pas dire votre avis , nous vous en fournirons ; car vous souperez avec moi , & vous sentez bien qu'on parlera un peu de la Pièce nouvelle.

Le CHEVALIER.

Madame , je suis engagé depuis longtems ,
&....

La MARQUISE.

Tenez , Monsieur le Chevalier , c'est comme vos affaires cet engagement-là , je ne crois pas plus à lui qu'à l'autre. Réellement il y a aussi trop de sauvagerie dans votre conduite , je veux vous rendre au monde , il n'y a point de Société où vous ne deviez être sûr de plaire , quand vous ne reculerez pas toujours au lieu de vous livrer. Chevalier , vous fouperez donc ici.

Le CHEVALIER.

Puisque vous le voulez , Madame , je ne puis vous résister. *à part.* Où suis-je ?

La MARQUISE.

Il semble que vous ayez l'air du regret. Votre réserve me fait rire. Je suis presque persuadée que vous finirez par nous aimer à la folie.

Le CHEVALIER , *à part.*

O Ciel ! *Il se lève encore.*

La MARQUISE.

Que faites-vous donc ?

Le CHEVALIER, *troublé.*

Je pensois. . . .

La MARQUISE.

Cette idée vous épouvante ?

Le CHEVALIER.

Non , Madame. *à part.* Elle devine tout ce que je pense.

La MARQUISE.

Venez donc ici , écoutez. Dans la situation où vous me paroissez , vous devez aimer beaucoup la campagne.

Le CHEVALIER.

Oui , Madame , je compte même y retourner incessamment.

La MARQUISE.

Vous avez raison , ce n'est que là où l'on vit réellement ensemble , où l'on cause , où l'on se connoît , & s'il y a de vraies liaisons , je crois que c'est à la campagne qu'elles se sont formées ; n'est-ce pas là ce que vous avez éprouvé comme moi ?

Le CHEVALIER.

Oui , Madame , les liaisons de Paris sont légères , parce qu'elles se forment dans un souper , une partie de spectacle , de jeu.

La MARQUISE.

Oui , oui , elles ne peuvent pas avoir de suites ; aussi comme je veux que la nôtre soit mieux fondée , je vous retiens pour passer un mois à Léry ; voilà la campagne où vous irez incessamment ; il ne faut pas que vous disiez non ; c'est une chose arrangée.

Le CHEVALIER.

Mais. . . .

La MARQUISE.

J'ai affaire de vous absolument. Vous jouez très-bien la Comédie , j'en suis sûr , je veux que vous la jouiez avec nous.

Le CHEVALIER *troublé , à part.*

Ah ! je vais m'enfuir ! . . .

La MARQUISE.

Oui , nous jouons le Philosophe Marié , j'aime le rôle de Céliante à la folie , il faudra que vous preniez celui de Damon , il est charmant.

Le CHEVALIER.

Madame , je vous prie de m'en dispenser.

La MARQUISE.

Pourquoi ? Vous devez bien jouer les rôles d'Amoureux.

Le CHEVALIER.

Non , Madame , je ne joue que les Valets ,
& je suis bien votre serviteur. *Il sort avec précipitation.*

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc ? ... Celui-là est incompréhensible. Ah , voilà le Comte , je l'entends , il va m'expliquer tout cela.

S C E N E V.

Le COMTE , La MARQUISE.

Le COMTE.

HÉ bien , le Chevalier s'en va.

La MARQUISE.

Je ne te comprends pas , je n'ai jamais rien vû de plus singulier.

Le COMTE.

Comment , sur le portrait que je lui ai fait de vous , il ne vouloit pas vous voir.

La MARQUISE.

Et quel portrait donc ?

Le COMTE.

Mais celui qu'on en peut faire ; vous vous

connoissez , & tout ce qu'on vous a répété mille fois est très-vrai.

La MARQUISE.

Je ne crois pas que le Chevalier m'ait vue avec les mêmes yeux que vous.

Le COMTE.

Vous vous trompez.

La MARQUISE.

Mais pourquoi me fuir ? Je l'ai traité le plus honnêtement du monde. Je lui ai même offert de le mener à la Pièce nouvelle.

Le COMTE , *riant*.

Tout de bon ?

La MARQUISE.

Sûrement. Je lui ai proposé de souper ici.

Le COMTE , *riant*.

C'est délicieux !

La MARQUISE.

J'ai voulu l'engager à venir à Léry , & pour cela je lui ai offert de jouer un rôle d'Amoureux dans nos Comédies.

Le COMTE , *riant*.

C'est inconcevable !

La MARQUISE.

Il m'a dit qu'il ne faisoit que les Valets ;

qu'il étoit bien mon serviteur , & il s'est enfui,

Le COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah. Vous en rirez vous-même, quand vous sçaurez... mais il est tard, partons, je vous dirai tout cela en chemin.

La MARQUISE.

Je suis aussi surprise de vos ris que de la conduite du Chevalier.

Le COMTE, *riant.*

Vous verrez si j'ai tort de rire. *Ils s'en vont.*



L A

R O S E R O U G E .

QUARANTE-TROISIÈME PROVERBE,

P E R S O N N A G E S.

M. BROSSART, *Maître Peintre.*

M^e. BROSSART.

M. VINOT, *Cabaretier.*

BERTRAND, *Garçon Cabaretier.*

La Scène est chez M. Brossart.



L A

ROSE ROUGE,

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

M. BROSSART, M^c. BROSSART.

M. BROSSART, *tenant une pipe de tabac.*

P OURQUOI ne veux-tu pas mettre des carottes dans notre soupe ? toujours des navets, des navets ! dis-moi donc une raison ?

M^c. BROSSART.

Parce que la Fruitiere ne veut pas m'en donner.

M. BROSSART.

Pourquoi cela ?

M^e. BROSSART.

Parce qu'elle n'en a pas.

M. BROSSART.

Elle n'en a pas ?

M^e. BROSSART.

Non , & elle dit qu'elle ne veut point s'en charger , parce que ses pratiques ne les aiment pas.

M. BROSSART.

Je les aime moi. Il faut aller ailleurs.

M^e. BROSSART.

Mais je n'ai pas d'argent , & elle me fait crédit.

M. BROSSART.

Ah , de l'argent , de l'argent ! la voilà, toujours de l'argent ! ce n'est pas de l'argent qu'il faut demander , c'est des carottes.

M^e. BROSSART.

Tu ne veux pas me donner d'argent , parce que tu ne sçais pas en gagner.

M. BROSSART.

Je ne sçai pas en gagner ; je ne suis pas Maître Peintre ? Dis donc le contraire.

M^e. BROSSART.

Pardi ! je le sçai bien que tu l'es , puisque
c'est

c'est avec ma dot que tu as été reçu. Mais qu'est-ce que tu sçais faire ?

M. BROSSART.

Tout ce qu'on me demande.

M^e. BROSSART.

Oui , tu n'as pas toujours des disputes avec les gens pour qui tu travailles ?

M. BROSSART.

Parce qu'ils changent d'avis , est - ce ma faute à moi ? Les plus habiles gens sont exposés à cela.

M^e. BROSSART.

Mais du moins ils ont de l'ouvrage , & toi tu n'en as pas ; je suis bien malheureuse de t'avoir épousé.

M. BROSSART.

Sçais-tu que c'est bien de l'honneur que je t'ai fait ; sans moi tu n'aurois jamais été la femme d'un homme d'épée.

M^e. BROSSART.

Ah oui , voilà un bel homme ! où est le profit ?

M. BROSSART.

Ne t'embarrasse pas , j'aurai bientôt de l'ouvrage.

M^e. BROSSART.

Et comment cela ?

M. BROSSART.

Tu sçais bien ce Cabaretier qui vient de s'établir à côté de chez nous ?

M^e. BROSSART.

Qui, Monsieur Vinot ?

M. BROSSART.

Oui, il m'a dit ce matin ; Monsieur Brosfart, j'irai vous voir tantôt, j'aurai affaire à vous ; je parie que c'est pour avoir une enseigne.

M^e. BROSSART.

Sçauras-tu lui en faire une ?

M. BROSSART.

Si je le sçaurai ?... Assurément j'y ai déjà pensé, & je veux en faire une belle, qui me donnera bien des pratiques, quand on la verra.

M^e. BROSSART.

Je le souhaite ; mais s'il vient, il faut qu'il te trouve à travailler du moins.

M. BROSSART.

Oui, tu as raison, je m'en vais délayer du rouge que j'ai là.

M^e. BROSSART.

Et en as-tu , une enseigne ?

M. BROSSART.

Où , j'ai celle que j'avois faite pour ce Limonadier qui n'en a pas voulu & que j'ai effacée.

M^o. BROSSART.

A la bonne heure. Je crois voir M. Vinot qui vient.

M. BROSSART.

Allons , donne-moi le pot au rouge.

M^e. BROSSART.

Tiens , le voilà.

M. BROSSART.

De l'eau , de l'eau ?

M^e. BROSSART.

Elle est à côté de toi.

M. BROSSART.

C'est bon , va-t-en ; il ne faut pas que les femmes soient témoins , quand les hommes parlent d'affaires.

M^e. BROSSART.

Je m'en vais au-devant de M. Vinot , pour le faire entrer.

M. BROSSART.

Oui, dis-lui que je suis très-occupé.

M^{re}. BROSSART.

Ne t'embarrasse pas.

S C E N E I I.

M. BROSSART , *délayant du rouge.*

O N ne paye plus les talens à présent ! cependant il ne faut pas avoir l'air chagrin. Chantons un peu pour nous égayer.

Il chante.

* *Vaste mer , dont le calme perfide
Séduit les Mortels ambitieux ,
Crois-tu sur ta plaine liquide
Que j'affronte mille périls affreux ?*

* *Vieille Chanson.*



SCENE III.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

Mon voisin, vous voulez bien que je vienne vous voir.

M. BROSSART, *chantant*.

Non, non, non, non, charmé...

M. VINOT.

Comment ! non, non ; pourquoi donc ?

M. BROSSART.

Ah, c'est vous, mon voisin ?

M. VINOT.

Oui vraiment, vous disiez non, non.

M. BROSSART.

C'est que je chantois ; parce que, quand on est appliqué comme cela quelquefois... enfin, vous vous portez bien ?

M. VINOT.

A vous servir de tout mon cœur, & vous ?

M. BROSSART.

Vous voyez, comme cela, à travailler.

M. VINOT.

On dit que vous êtes fort occupé ; ce-

pendant je viens vous demander de me faire un plaisir.

M. BROSSART.

Vous n'avez qu'à dire , mon voisin ; pour vous je quitterai tout.

M. VINOT.

C'est bien honnête à vous ; mais c'est que je vous dirai une chose ; je n'ai point encore d'enseigne , & cela est nécessaire ; quoiqu'on dise à bon vin il ne faut point de bouchon.

M. BROSSART.

Non ; mais tout le monde ne sçait pas cela. Hé bien , je vous ferai une enseigne. Voyons un peu qu'est-ce que vous voudriez , vous n'avez qu'à dire.

M. VINOT.

Je ne sçai si vous approuverez mon idée ; mais je voudrais mettre au Lion d'or.

M. BROSSART.

Si vous me demandez mon avis , franchement , là , je dirai ce que je pense.

M. VINOT.

Hé bien , voyons ?

M. BROSSART.

J'aimerois mieux mettre , à la Rose rouge.

M. VINOT.

Tout ce que vous voudrez , mais pour la Rose rouge , je n'en veux point.

M. BROSSART.

Que voulez-vous donc ?

M. VINOT.

Je veux absolument un Lion d'or ; parce qu'on dit , où vas-tu ? au Lion d'or. D'où viens-tu ? du Lion d'or. Où irons-nous ? au Lion d'or. Où y a-t-il de bon vin ? au Lion d'or. Où...

M. BROSSART.

Voilà bien de l'or dans tout cela. Est ce qu'on ne diroit pas tout de même , à la Rose rouge , de la Rose rouge ? ...

M. VINOT.

Enfin c'est mon idée , que voulez-vous ?

M. BROSSART.

C'est juste , il faut vous contenter. Cela fera plus cher ; mais c'est égal.

M. VINOT.

Plus cher ?

M. BROSSART.

Sans doute.

M. VINOT.

Mais , combien encore ?

M. BROSSART.

Un Lion d'or ? Voyons.... Cela ne peut pas vous revenir à plus ni moins , que dix-huit francs.

M. VINOT.

Dix-huit francs ? c'est bien cher :

M. BROSSART.

Oui ; voilà pourquoi je vous propoisois la Rose rouge qui est une affaire de douze francs ; c'est pour votre bien ; car moi , vous sentez....

M. VINOT.

Oui , cela fait une différence de six francs , est-ce que vous ne pourriez pas faire quelque chose pour moi , là , diminuer un peu ?

M. BROSSART.

Si vous voulez faire un marché avec moi , par lequel vous me donnerez votre vin à douze sous pour dix sols , je ne vous ferai payer que quinze francs.

M. VINOT.

Mais mon vin à douze fols est d'une meilleure qualité que celui à dix , & celui à dix est très-bon. Je vous en donnerai trente bouteilles excellentes.

M. BROSSART.

Non , je veux de celui à douze fols.

M. VINOT.

Mais trente bouteilles à douze , cela fera toujours dix huit francs.

M. BROSSART.

Cela ne fera que quinze francs , si je ne les prends que pour dix fols la bouteille.

M. VINOT.

Allons , allons , nous nous accommoderons ; ne vous embarrassez pas ; puisque vous le voulez , je vous donnerai du vin à douze.

M. BROSSARD.

Je compte bien sur cela , mais quand aurai-je mon vin ?

M. VINOT.

Tout-à-l'heure si vous voulez ; mais quand aurai-je mon enseigne ?

M. BROSSART.

Je vais y travailler dans l'instant ; envoyez-moi le vin ; mais du vin à douze.

M. VINOT.

Vous allez l'avoir. Adieu , mon voisin.

M. BROSSART.

Adieu , mon voisin. Je ne vous reconduis pas pour perdre moins de tems.

M. VINOT.

Point de cérémonie entre voisins , sans cela je ne viendrois pas vous voir , & j'aime beaucoup à voir peindre , ainsi vous voyez bien que. . . .

M. BROSSART.

Allons , allons ; je m'en vais donc travailler.

M. VINOT.

C'est bon ; je m'en vais vous envoyer votre vin. Adieu.

M. BROSSART.

Adieu , adieu. A douze toujours.

SCENE IV.

M. BROSSART , *se mettant à travailler.*

Il peint une Rose rouge.

QUELLE diable de fantaisie de vouloir un Lion d'or ! Ah , je t'en réponds ; tu auras...

tu auras... un Lion d'or ! pourvu qu'il m'envoie du vin toujours. Allons , allons , qu'importe ; quand le vin fera une fois ici , je ne le rendrai pas.

S C E N E V.

M. BROSSART, M^e. BROSSART, *sans voir ce que peint M. Broffard.*

M^e. BROSSART.

E H bien , vas-tu lui faire une enseigne ?

M. BROSSART.

Oui , j'y travaille.

M^e. BROSSART.

Et combien te donnera-t-il ?

M. BROSSART.

Quinze francs.

M^e. BROSSART.

Tant-mieux ; car j'attends après cet argent-là pour acheter bien des choses.

M. BROSSART.

Ah , tu attendras longtemps.

M^e. BROSSART.

Comment , est-ce qu'il ne te payera pas tout de suite ?

M. BROSSART.

Si fait , mais il nous donnera du vin , au lieu d'argent.

M^e. BROSSART.

Du vin , du vin , tu ne penses qu'à boire.

M. BROSSART.

Et toi , tu n'aimes que l'argent.

M^e. BROSSART.

C'est qu'avec de l'argent on achete ce que l'on veut.

M. BROSSART.

Oui , mais c'est que j'aurai trente bouteilles de vin à douze fols , cela fait dix-huit francs au lieu de quinze.

M^e. BROSSART.

J'aimerois mieux de l'argent.

M. BROSSART.

Il ne nous en auroit pas donné tout-à-l'heure peut-être , au lieu que nous ferons payés tout de suite , quitte à revendre du vin.

M^e. BROSSART.

Ah , tu y mettras bon ordre , tu le boiras.

M. BROSSART.

Peut-être. Tiens, il y a là quelqu'un à la porte.

M^e. BROSSART.

Qu'est-ce qui est là ?

S C E N E V I.

M. BROSSART , M^e. BROSSART.

BERTRAND , *avec un panier rempli de
bouteilles de vin.*

BERTRAND.

N'EST-CE pas ici où demeure M. Brossart ?
M^e. BROSSART.

Oui , mon ami.

BERTRAND.

C'est que voilà vingt bouteilles de vin que
M. Vinot lui envoie.

M. BROSSART.

Ah , c'est bon : mais il en faut trente.

BERTRAND.

J'en vais rapporter encore dix.

M. BROSSART.

Tiens , prends le panier , & porte le vin à
la cave.

M^e. BROSSART.

Oui , oui , vous n'avez qu'à m'attendre

ici, mon Garçon, je vais vous rendre le panier.

BERTRAND.

C'est bon, Madame.

SCENE VII.

M. BROSSART, BERTRAND, *regardant
peindre.*

M. BROSSART.

EST-IL bon, ce vin-là ?

BERTRAND.

Oui, Monsieur, c'est tout ce que nous avons de meilleur. L'abord, Monsieur, nous ne pourrions pas vous en donner d'autre, parce que nous n'en avons que d'une forte.

M. BROSSART.

Oui, mais il est bien cher ?

BERTRAND.

Non, Monsieur, on ne vous le fera pas payer plus cher qu'à un autre.

M. BROSSART.

Mais au contraire, je veux bien l'avoir à meilleur marché.

BERTRAND.

Monfieur , tout le monde le paye dix fols.

M. BROSSART.

Dix fols ! ... & vous n'en avez pas de plus cher ?

BERTRAND.

Non , Monfieur , il eft tout du même prix.

M. BROSSART.

Ah , ah , c'eft bon à ſçavoir.

SCENE VIII.

M. BROSSART , M^e. BROSSART ,

BERTRAND.

M^e. BROSSART , *rapportant le panier.*

TENEZ , Garçon , voilà votre panier.

BERTRAND.

C'eft bon.

M. BROSSART.

Vous allez rapporter le reſte ?

BERTRAND.

Oui , Monfieur , tout-à-l'heure.

M^e. BROSSART.

Faites bien nos complimens à M. Vinot.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas, Madame.

S C E N E I X.

M. BROSSART, M^e. BROSSART.

M^e. BROSSART, *regardant peindre.*

En bien, tu fais encore une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Oui, je voudrois bien sçavoir ce que cela te fait.

M^e. BROSSART.

Moi, rien ; mais c'est que je ne t'ai jamais vu faire autre chose, & puis ce sont des disputes, & l'ouvrage te reste.

M. BROSSART.

Celui-ci ne me restera pas, je t'en réponds.

M^e. BROSSART.

Est-ce que M. Vinot t'a demandé une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Non, il vouloit un Lion d'or.

M^e.

M^c. BROSSART.

Et pourquoi donc faire une Rose rouge ?

M. BROSSART.

C'est que je n'ai que du rouge.

M^c BROSSART.

Il falloit lui faire un Lion rouge, du moins.

M. BROSSART.

Je n'en sçais pas faire.

M^c BROSSART.

Ah ; cela est différent. Je crois que tu ne sçais faire que des Roses. Et comment feras-tu ?

M. BROSSART.

Je m'en vais écrire en bas , au Lion d'or.
Il écrit au Lion d'or.

M^c. BROSSART , *levant les épaules.*

C'est bien imaginé !

M. BROSSART.

Sans doute.



S C E N E X.

M. BROSSART , M^e. BROSSART , M.
VINOT *apportant le reste du vin.*

M. VINOT.

P E U T - O N entrer ?

M^e. BROSSART.

Ah , c'est Monsieur Vinot.

M. VINOT.

Oui , j'apporte le reste de votre vin.

M^e. BROSSART.

Quoi , vous-même ?

M. VINOT.

Parbleu me voilà bien malade.

M^e. BROSSART.

Donnez-moi , je m'en vais le ferrer ,

M. VINOT.

Je le porterai avec vous si vous voulez ,
ma voisine.

M^e. BROSSART.

Non , non ; ne vous donnez pas cette peine-
là. Je vais revenir.

SCENE XI.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

ELLE est jolie , la voisine.

M. BROSSART.

Ah , comme cela. Vous avez bien de la bonté.

M. VINOT.

Et notre ouvrage , cela avance-t-il ?

M. BROSSART.

Oui , cela ne fera pas long à présent.

M. VINOT.

Ah , voyons , voyons. *Il s'avance & regarde.* Comment ! c'est une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Oui.

M. VINOT.

Mais nous sommes convenus que vous me feriez un Lion d'or.

M. BROSSART.

Oui , vous ; aussi ai-je mis au bas au Lion d'or.

E ij

M. VINOT.

Mais il y a une Rose rouge.

M. BROSSART.

Qu'est-ce que cela fait ? on lira toujours au Lion d'or.

M. VINOT.

Et ceux qui ne sçavent pas lire ?

M. BROSSART.

Tant-pis pour eux.

M. VINOT.

Ma foi, je ne prendrai pas cette enseigne-là.

M. BROSSART.

Vous la prendrez.

M. VINOT.

Vous voyez bien que vous vous condamnez vous-même en mettant au Lion d'or au-dessous d'une Rose rouge.

M. BROSSART.

Oui, mais vous voyez je suis honnête homme du moins, je ne vous fais pas accroire une chose pour une autre, je ne me cache pas moi, & je vous donne deux choses pour une, le Lion & la Rose, je ne suis pas comme vous.

M. VINOT.

Comme moi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

M. BROSSART.

Que vous me donnez du vin à dix , pour du vin à douze.

M. VINOT.

Cela n'est pas vrai.

M. BROSSART.

C'est très-vrai , mais je ne me fâche pas ; parce que vous n'en avez pas d'autre.

M. VINOT.

Je n'en ai pas d'autre ?

M. BROSSART.

Sûrement ; car votre Garçon me l'a dit.

M. VINOT.

Il vous l'a dit ? il a tort.

M. BROSSART.

Non ; il a dit ce qu'il sçavoit.

M. VINOT.

Eh bien , si vous n'en voulez pas , vous n'avez qu'à le rendre.

M. BROSSART.

Non , je ne vous fais pas de chicanne. Je

le prendrai , si vous en aviez d'autre , cela feroit différent.

M. VINOT.

Je garderai mon vin , & vous garderez votre enseigne.

M. BROSSART.

- Au contraire , je prendrai votre vin & vous prendrez mon enseigne.

M. VINOT.

Cela ne fera pas.

M. BROSSART.

Cela fera.

M. VINOT.

Je m'en vais le reprendre.

M. BROSSART.

Je vous en empêcherai bien.

M. VINOT.

Nous verrons.

M. BROSSART.

Oui , nous verrons. *Ils veulent se battre.*



SCENE XII.

M. BROSSART , M^e. BROSSART ,
M. VINOT.

M^e. BROSSART , *se mettant entre deux.*

E H bien , eh bien ; qu'est-ce que vous avez donc ?

M. VINOT.

Ah ! je m'en rapporte à M^e. Brossard.

M. BROSSART.

Je le veux bien.

M^e. BROSSART.

Voyons , de quoi vous plaignez-vous ?

M. VINOT.

Je lui ai demandé un Lion d'or , & il me fait une Rose au lieu d'un Lion.

M^e. BROSSART.

Mais ce n'est pas sa faute.

M. VINOT.

Comment ? Il l'a fait exprès , il pouvoit bien me faire un Lion.

M^e. BROSSART.

Non.

M. VINOT.

Pourquoi ?

M^e. BROSSART.

C'est qu'il n'en sçait pas faire , il ne sçait faire que des Roses, & il n'avoit que du rouge.

M. BROSSART.

Pourquoi dire cela ?

M^e. BROSSART.

C'est que c'est vrai , ainsi , mon voisin , vous voyez bien qu'il ne pouvoit pas mieux faire.

M. VINOT.

En ce cas-là , il faut qu'il me rende mon vin.

M. BROSSART.

Je suis plus raisonnable que lui , car je veux bien de son vin.

M. VINOT.

Parbleu , je le crois bien.

M. BROSSART.

Vous le croyez bien ?

M. VINOT.

Sans doute.

M. BROSSART.

Mais si je voulois , je vous obligerois à me

donner du vin à douze , puisque nous en sommes convenus.

M. VINOT.

Convenus ?

M^e. BROSSART.

C'est-il vrai ?

M. VINOT.

Mais comme cela.

M. BROSSART.

Vous n'en avez qu'à dix , vous ne pouvez pas faire mieux , je m'en contente.

M^e. BROSSART.

C'est bien raisonnable , foyez de même.

M. VINOT , à M^e. Brossart.

Je ne demande pas mieux. Ce fera à cause de vous toujours.

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

M^e. BROSSART.

Mais mon mari , c'est fort honnête.

M. BROSSART.

Oui , pour toi.

M. VINOT.

C'est à une condition.

M. BROSSART.

Voyons.

M. VINOT.

C'est, puisque vous avez fait une Rose, que vous effacerez l'écriture du Lion d'or.

M. BROSSART.

Mais c'est un changement qui me donnera de la peine.

M^e. BROSSART.

Ah, mon ami, il faut faire cela.

M. BROSSART.

Je le voudrois de tout mon cœur, mais...

M^e. BROSSART.

Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

M. BROSSART.

C'est qu'il ne me reste pas de couleur du tout, j'ai employé tout ce que j'avois.

M. VINOT.

Vous n'avez qu'à en acheter.

M. BROSSARD.

Ah, si vous voulez me donner de l'argent pour cela, à la bonne heure.

M^e. BROSSART.

C'est juste.

M. VINOT.

Non parbleu ; c'est bien assez de vous avoir donné mon vin. Je vais emporter mon enseigne , & je la ferai corriger par un autre.
Il prend l'enseigne.

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

M. VINOT.

Adieu , ma voisine.

M^e. BROSSART.

Adieu , mon voisin.

M. VINOT.

Vous êtes une honnête femme vous , mais pour votre mari....

M. BROSSART.

Allons , allons , je crois que nous n'avons rien à nous reprocher , Monsieur Vinot, *ils s'en vont.*



L' AUTEUR

E T

L' AMATEUR.

QUARANTE-QUATRIÈME PROVERB.

P E R S O N N A G E S.

M. DELOUREVILLE , *Amateur.*

M. PASTOUREAU , *Poëte.*

BÉRY , *Laquais de M. Deloureville.*

La Scène est chez M. Deloureville.



L' A U T E U R
 E T
L' A M A T E U R ,
 P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

M. DELOUREVILLE , BÉRY.

M. DELOUREVILLE.

A QUELLE heure vous a-t-on dit qu'on répétoit ?

BÉRY.

Monfieur , les Muficiens arriveront à fix heures.

M. DELOURVILLE.

A fix heures.

BÉRY.

Oui , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Allons , c'est bon. Apportez-moi ces papiers
qui sont dans le Salon.

BÉRY.

Je les ai mis ici , sur votre bureau. *Il s'en va.*

M. DELOUREVILLE.

Oui , les voilà.

S C E N E I I.

M. DELOUREVILLE, *feuilletant des
papiers.*

DE la Musique travaillée, ce n'est point là
ce qu'il nous faut je lui ai dit.... Bon , en
voici un autre qui ne fait pas un seul vers
Alexandrin dans son récitatif....



SCENE

SCENE III.

M. DELOUREVILLE, M. PASTOUREAU, BÉRY.

BÉRY, *annonçant.*

Monsieur Pastoureau.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, ces Messieurs, m'ont dit qu'ils avoient eu l'honneur de vous parler de moi, & que vous aviez eu la bonté de leur dire que vous verriez volontiers mon Poème.

M. DELOUREVILLE.

Ah, oui, je me rappelle, c'est un Opéra-Ballet ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monsieur, c'est Jupiter & Lédæ.

M. DELOUREVILLE.

Jupiter & Lédæ. Ah, Monsieur, c'est une chose bien difficile à faire qu'un Opéra. Asseyez-vous donc.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, je serai charmé (que) vous vouliez bien me donner vos conseils ; je les suivrai avec grand plaisir.

E

M. DELOUREVILLE.

J'ai toujours été épouvanté de cette entreprise ; c'est ce qui fait que je n'ai jamais osé la tenter : je sçai bien tous les moyens qu'il faut employer pour réussir, & bien des Auteurs m'ont eu l'obligation de leurs succès ; mais c'est après bien du travail.

M. PASTOUREAU.

J'espère , Monsieur , que vous voudrez bien avoir les mêmes bontés pour moi.

M. DELOUREVILLE.

Oui-dà , voyons , voyons votre Poëme.

M. PASTOUREAU.

Voici , Monsieur , comme je commence. Je veux d'abord une ouverture analogue au premier Acte.

M. DELOUREVILLE.

Monsieur , ce n'est pas cela , ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Mais je vous demande pardon , je veux une Musique douce, qui peigne le repos, l'ennui même, s'il est possible. Je ne veux que des flutes très-adoucies....

M. DELOUREVILLE.

Vous voyez bien que vous voilà tout-à-fait hors des principes.

M. PASTOUREAU.

Comment , Monsieur , je ne peux pas commencer par des flutes ?

M. DELOUREVILLE.

Non , Monsieur , gardez-vous-en bien , vous ne trouveriez pas de Musicien qui vou-
lût se charger de mettre votre Poëme en
Musique , & il auroit raison.

M. PASTOUREAU.

Pourquoi donc cela ?

M. DELOUREVILLE.

Rien n'est plus aisé à comprendre. Avec
des flutes , où seroit le premier coup d'ar-
chet ?

M. PASTOUREAU.

Mais le premier coup d'archet....

M. DELOUREVILLE.

Ne sçauroit se retrancher , non, Monsieur,
vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Eh bien , Monsieur , voyez toujours le
plan de mon Poëme,

M. DELOUREVILLE.

Monfieur, Monfieur , vous aurez de la peine...

M. PASTOUREAU.

Lorsqu'on levera la toile, on verra l'Olimpe afsemblée, les graces, les jeux & les ris dansent dans une Gloire; Jupiter bâille. Neptune vient parler à Jupiter, qui se réveille, Junon est inquiète, les graces, les ris & les jeux difparoiffent & fuivent Jupiter. La Jalousie s'offre à Junon & elle la fuit.

M. DELOUREVILLE.

Eh, Monfieur, vous n'y êtes pas, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Quoi, Monfieur, vous n'êtes pas enchanté de cet Acte-là?

M. DELOUREVILLE.

Non, Monfieur, l'Acte du Ciel n'est jamais le premier, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais, Monfieur, cela fait une efpèce de Prologue; il me femble qu'on ne peut pas mieux commencer.

M. DELOUREVILLE.

Oh , non , ce n'est pas cela , il faudroit. .

M. PASTOUREAU.

Ah , Monsieur , dites ?

M. DELOUREVILLE.

Non , non , voyons la suite.

M. PASTOUREAU.

La décoration représente un bocage , au bord de la mer. Léda paroît , suivie des Nymphes , qui dansent pour l'amuser ; mais Léda , après avoir reçu leur hommage , leur ordonne de s'éloigner ; elle confie son amour pour le Triton Glaucus , à Corinne son amie. La mer s'agite , elle espère qu'elle va voir son amant , il paroît un Cigne qui s'approche d'elle , elle le croit envoyé par Glaucus , elle le caresse , & elle est entourée d'un nuage épais dans lequel elle est enlevée. Les Nymphes se réunissent pour plaindre Léda , chœur de plaintes qui attirent Glaucus & lui apprennent son malheur. Il va implorer Neptune.

M. DELOUREVILLE.

Mais , Monsieur , un moment , vous voyez bien que vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment , Monsieur ?

F iiij

M. DELOUREVILLE.

Votre Acte ne finit pas par un Ballet , je n'approuve point cela.

M. PASTOUREAU.

Mais , cependant à présent. . .

M. DELOUREVILLE.

Je le sçai bien , & puis Glaucus n'a pas un entretien avec Lédæ.

M. PASTOUREAU.

Il n'en aura point , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Il n'en aura point ?

M. PASTOUREAU.

Non , Monsieur , je ne veux point de réci-tatif , ni de Scenes.

M. DELOUREVILLE.

Vous n'en voulez point ?

M. PASTOUREAU.

Non , Monsieur , tout est en action.

M. DELOUREVILLE.

Vous ne réussirez pas , Monsieur , ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Voyez jusqu'au bout.

M. DELOUREVILLE.

Je vous attends à l'Enfer.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point d'Enfer.

M. DELOUREVILLE.

Point d'Enfer ! point d'Enfer ! & vous faites un Opéra ?

M. PASTOUREAU.

Oui , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Mais , Monsieur , il faut des oppositions.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis pas le contraire.

M. DELOUREVILLE.

Allons , voyons , voyons ; mais vous n'y êtes pas , si vous ne mettez pas d'Enfer. Faites donc un...

M. PASTOUREAU.

Quoi , Monsieur ?

M. DELOUREVILLE.

Je vous dirai après , continuez.

M. PASTOUREAU.

La Scene représente le Palais de Neptune bâti en coquilles , en corail , en perles & tou-

tes les productions de la mer que l'on trouve dans les cabinets d'Histoire Naturelle,

M. DELOUREVILLE.

Il doit être formé de glaçons verts & de pierres rouges avec des herbes. Vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais tout cela n'est pas cher, & je ne veux rien épargner pour Neptune ; je veux que cette décoration soit peinte par Agri-
cola. *

M. DELOUREVILLE.

Monfieur , Monfieur , ce n'est pas cela !

M. PASTOUREAU.

Glaucus vient attendre Neptune. Monologue de Glaucus. Neptune paroît , il l'implore contre le Cigne qui a enlevé Lédâ. La Cour de Neptune est composée de Tritons & de Néréïdes. Junon paroît sur un arc-en-ciel & se plaint à Neptune de ce qu'il trouve que Jupiter , pour lui faire une infidélité , prenne la forme d'un habitant de la surface des eaux.

* Peintre Allemand qui peint des coquilles en miniature.

Neptune lui promet de s'en plaindre au Destin , & il lui fait donner une fête par sa Suite , Ixion dont l'amour pour Junon la fait suivre partout , l'assure qu'il va la vanger , en déroband le feu du Ciel , pendant que Jupiter est sur la Terre , pour lui brûler ses ailes de Cigne. Il part. Les habitans des eaux sont alarmés & craignent la sécheresse que ce feu pourra produire , Junon remonte sur son arc-en-ciel en recevant leur priere , d'arrêter le projet d'Ixion.

M. DELOUREVILLE.

Eh , Monsieur , vous confondez ici...

M. PASTOUREAU.

Monsieur , cela marche très-bien.

M. DELOUREVILLE.

Non , vous dis-je , vous n'y êtes pas,

M. PASTOUREAU.

Comment ?

M. DELOUREVILLE.

Ce n'est pas cela , ne voyez-vous pas que voilà tous les Éléments confondus , & qu'il faut les distinguer ?

M. PASTOUREAU,

Mais. . .

M. DELOUREVILLE.

Voilà l'air , le feu & l'eau ensemble.

M. PASTOUREAU.

Non , Monsieur , ma fête ^{est} / & d'habitans des
eaux.

M. DELOUREVILLE.

Mais le feu , où sera-t-il ?

M. PASTOUREAU.

A la fin.

M. DELOUREVILLE.

Quoi , l'Enfer au dernier Acte ? on n'a ja-
mais fini par des démons , ce n'est pas cela ,
vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point de démons.

M. DELOUREVILLE.

Point de démons , point d'enfer ! impossi-
ble de réussir , vous n'y êtes pas. Il faudroit
du moins . .

M. PASTOUREAU.

Parlez , Monsieur , je vous écoute.

M. DELOUREVILLE.

Non , non ; nous verrons après.

M. PASTOUREAU.

Jupiter a transporté Lédà à la Chine.

M. DELOUREVILLE.

A la Chine ?

M. PASTOUREAU.

Oui , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

A la Chine , c'est bien quelque chose ; mais je ne vois pas là d'Enfer , & puis ce seroit trop tard.

M. PASTOUREAU.

Permettez. Il est obligé de retourner au Ciel pour punir Ixion. Pendant ce tems-là , le Roi de la Chine veut enlever Lédà. Mercure fait venir les Combattans de Jupiter ; les Chinois sont repoussés , le Roi est prisonnier. Glaucus paroît & apprend à Mercure que le Destin lui a accordé Lédà , & que Jupiter & Junon en faveur de cet arrêt se sont raccommodés. Mercure rend la liberté au Roi de la Chine & à ses Combattans. Le Roi donne une Fête Chinoise à Glaucus & à Lédà , qui chantent un duo , à quoi un Chœur Chinois répond. Ixion qui est précipité du Ciel après le retour de Jupiter , met en en tombant , le feu à un artifice Chi-

nois superbe , qui termine l'Opéra. Vous voyez bien , Monsieur , que voilà du feu.

M. DELOUREVILLE.

Oui ; mais ce n'est pas là sa place , non plus que celle des Combattans , il faut corriger cela & suivre la marche indiquée.

M. PASTOUREAU.

Monsieur , aidé de vos conseils , je ne demande pas mieux ; mais voyez du moins les vers , s'ils sont lyriques.

M. DELOUREVILLE.

Montrez. Avec de la docilité vous pourrez faire quelque chose ; mais vous n'y êtes pas encore , je vous aiderai , parce que je vous trouve des dispositions. Voyons quelques morceaux.

M. PASTOUREAU.

Voici , si vous voulez , le Monologue de Glaucus , dans le Palais de Neptune.

M. DELOUREVILLE.

A la bonne heure.

M. PASTOUREAU.

Cruel Destin , suspends ta rigueur !
Charmant Amour , dont je chéris la flamme ,
Ne veux-tu régner dans mon cœur
Qu' pour troubler mon ame ?

Je crois , Monsieur , que cela doit vous plaire ?

M. DELOUREVILLE.

On voit bien que vous avez des idées ; mais ce n'est pas cela. . . . Je voudrais. . . .

M. PASTOUREAU.

Mais , Monsieur , la priere au Destin amène le dénouement.

M. DELOUREVILLE.

C'est la Tournure de ce Monologue qui devrait être autrement. *Révant.*

Cruel Destin , suspends ta rigueur !

C'est une invocation ?

M. PASTOUREAU.

Oui , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Je sens bien cela ; mais je voudrais tourner ce vers-là. . . .

M. PASTOUREAU.

Comment ?

M. DELUOREVILLE.

Attendez.

Cruel Destin. . . .

Laissez-moi faire , laissez-moi faire.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis mot.

M. DELOUREVILLE.

Passez-moi l'écritoire , je vous prie.

M. PASTOUREAU.

La voilà.

M. DELOUREVILLE.

Voyons. *Il prend une plume.*

Cruel Destin , suspends ta rigueur :

Je ne peux pas vous passer cela.

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DELOUREVILLE.

Ne me distrayez pas... je voudrais mettre... Non... Pourquoi pas ?

Rigoureux Destin , suspends ta cruauté....

Non , non ; ce n'est pas cela non plus. Que diable !... Attendez.

Cruel Destin....

Cruel Destin , suspends... suspends...

M. PASTOUREAU.

Vous n'avez que ta rigueur à mettre.

M. DELOUREVILLE.

Je crois que vous avez raison. Voyons.

Cruel Destin , suspends . . . ta rigueur.

Oui , c'est ce qu'il falloit mettre.

M. PASTOUREAU.

Mais , je l'avois mis aussi.

M. DELOUREVILLE.

Suspends ta rigueur ?

M. PASTOUREAU.

Oui , vraiment , voyez. *Lui montrant.*

M. DELOUREVILLE.

Oui , oui , vous avez raison. Allons , je vous passe ce vers-là. Mais pour . . .

Charmant Amour , dont je chéris la flamme.

M. PASTOUREAU.

Mais , Monsieur , que diriez - vous à la place ?

M. DELOUREVILLE.

Ce que je dirois ? . . . mille choses au lieu de cela.

Charmant Amour . . .

Mais voyez donc comme cela est commun !

M. PASTOUREAU.

Je conviens... mais voudriez-vous mettre
Tendre Amour, dont je chéris la flamme?

M. DELOUREVILLE.

Non, non.

Dont je chéris la flamme!

M. PASTOUREAU.

Il faut adoucir le reproche que je fais à
l'Amour.

M. DELOUREVILLE.

Sans doute ; par conséquent vous n'y êtes
pas ; voici ce qu'il faut dire. *Il révc.* Ne
m'interrompez pas. Oui, non ; c'est que ce
que vous dites là à l'Amour, me dérange.
Comment y a-t-il?

M. PASTOUREAU.

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Charmant Amour....

M. PASTOUREAU.

Dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Dont je chéris la flamme...

On peut laisser ce vers-là. Voyons les deux autres.

M. PASTOUREAU.

Ne veux-tu régner dans mon cœur

Que pour troubler mon âme ?

M. DELOUREVILLE.

Un moment donc. Je ne suis pas content de cela, vous n'y êtes pas du tout.

Ne veux-tu régner....

M. PASTOUREAU.

Oui, parce que le Musicien aura de quoi faire une roulade sur le mot régner.

M. DELOUREVILLE.

J'entends bien, mais....

Ne veux-tu régner dans mon cœur,

Vous n'y êtes pas.

Dans mon cœur ne veux-tu régner....

M. PASTOUREAU.

Comme cela vous ne rimeriez plus à...

M. DELOUREVILLE.

Comment, je ne rimerois plus ?

M. PASTOUREAU.

Non , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Pourquoi cela , Monsieur ?

M. PASTOUREAU.

Parce que le premier vers dit :

Cruel Destin , suspends ta rigueur.

M. DELOUREVILLE.

Oui , mais le second.

M. PASTOUREAU.

Le second est :

Charmant Amour , dont je chéris la flamme ,

M. DELOUREVILLE.

Oui , oui , vous avez raison , laissons ,

Ne veux-tu régner dans mon cœur. . . .

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon ame ?

M. DELOUREVILLE.

Non pas , s'il vous plaît , je ne veux pas de ce vers-là. Vous me trouverez difficile. . .

M. PASTOUREAU.

Monsieur , je ne dis pas. . . .

M. DELOUREVILLE.

Mais je ne vous passerai pas cela. Je veux absolument que vous disiez. . . .

M. PASTOUREAU.

Voyons, Monsieur, je m'en rapporte entièrement à vous.

M. DELOUREVILLE.

Vous allez voir, vous allez voir, j'ai une idée. Dites moi une rime à flâme. . . . Non, je le tiens.

Ne veux-tu régner dans mon cœur. . :

Dans mon cœur. . :

Eh, mon Dieu !

Dans mon cœur. . . ,

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon ame ?

M. DELOUREVILLE.

Que pour ?

M. PASTOUREAU.

Troubler mon ame ?

M. DELOUREVILLE.

Troubler mon ame ?

N'est pas mal.

Que pour troubler mon ame ?

J'en suis très-content ! Vous voyez bien qu'à force de chercher on trouve.

Que pour troubler mon ame.

Le voilà , il faut l'écrire.

M. PASTOUREAU.

Mais c'est écrit , voilà comme il étoit fait.

M. DELOUREVILLE.

Oui ? *Il lit.* Ah , c'est vrai. Cela ne fait rien. Je suis très content à présent de ce Monologue.

M. PASTOUREAU.

Monfieur , j'espère que par la fuite aidé de vos lumieres. . .

M. DELOUREVILLE.

Vous y pouvez compter , je me ferai un plaisir de vous dire naturellement ce que je pense.

M. PASTOUREAU.

Je vous en ferai très-obligé.

M. DELOUREVILLE.

Il n'y a que ce moyen-là de former les

jeunes gens. Ah ça , je suis très-aise d'avoir fait connoissance avec vous.

M. PASTOUREAU.

C'est moi , Monsieur. . . .

M. DELOUREVILLE.

Je verrai ces Messieurs ; mais dites-leur toujours que je suis très-content de votre Poëme , parce qu'avec les petites corrections que j'y ferai comme cela , je compte qu'il ira.

M. PASTOUREAU.

Monsieur , je leur dirai , & si vous permettez , quelquefois j'aurai l'honneur. . .

M. DELOUREVILLE.

Oui , le matin surtout ; parce qu'on travaille mieux. Adieu , Monsieur Pastoureau , charmé de vous avoir vû.

M. PASTOUREAU.

Où allez-vous donc , Monsieur ?

M. DELOUREVILLE.

Adieu. Je passe de l'autre côté , puisque vous le voulez.*



LA

VEUVE AVARE.

QUARANTE-CINQUIÈME PROVERB.

PERSONNAGES.

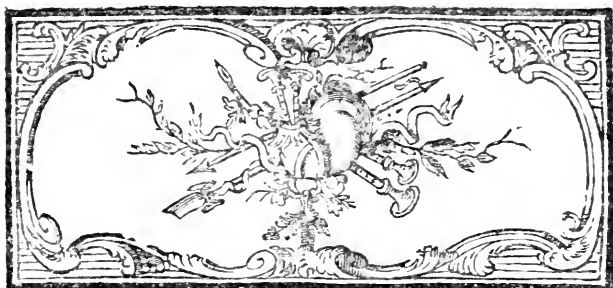
M. RENAUD DUBOULOIR, *Avocat.*

M^{re}. DERUPERT, *Veuve.*

Le CHEVALIER DE S. RIEUL.

LAPIERRE, *Laquais de M. Dubouloir.*

*La Scene est dans le Cabinet de
M. Dubouloir.*



LA
VEUVE AVARE,
 PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUBOULOIR, LAPIERRE.

M. DUBOULOIR.

LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur.

M. DUBOULOIR.

Est-il venu quelqu'un ?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur, cette veuve qui demeure ici près, Madame, Madame....

M. DUBOULOIR.

Ah, Madame Derupert?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur, & puis Monsieur le Chevalier de S. Rieul.

M. DUBOULOIR.

S. Rieul?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur.

M. DUBOULOIR.

Je ne le connois pas.

LAPIERRE.

Ils reviendront tous les deux. Ah, tenez, voilà déjà Monsieur le Chevalier.

SCENE II.

M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER.

M. DUBOULOIR.

MON SIEUR le Chevalier, voulez-vous bien vous donner la peine d'entrer?

Le CHEVALIER.

Monsieur Dubouloir , je suis bien votre serviteur.

M. DUBOULOIR.

Asséyez-vous donc , Monsieur , s'il vous plaît. *Ils s'assoyent.*

Le CHEVALIER.

Monsieur , je suis Capitaine d'Infanterie ; par conséquent très-peu riche ; mais j'avois un oncle qui devoit l'être beaucoup , parce qu'il étoit l'aîné de notre famille , & qu'il a toujours vécu dans la plus grande économie.

M. DUBOULOIR.

Il est donc mort ?

Le CHEVALIER.

Oui , Monsieur , il y a six mois. L'on m'a mandé qu'il n'avoit rien laissé ; c'est ce qui fait que je ne me suis pas pressé de venir. Mais comme il mangeoit fort peu , je ne comprends pas ce qu'est devenu son bien.

M. DUBOULOIR.

N'a-t-on pas fait un inventaire à sa mort ?

Le CHEVALIER.

Oui , Monsieur , mais l'on n'a rien trouvé ?

M. DUBOULOIR.

En ce cas-là vous n'avez pas de droit de rien demander.

Le CHEVALIER.

Non , vraiment.

M. DUBOULOIR.

Mais à qui a été le peu qu'il y avoit ?

Le CHEVALIER.

A la veuve ; car il n'a jamais eu d'enfans,

M. DUBOULOIR.

A la veuve ? cela devient différent.

Le CHEVALIER.

Oui , Monsieur , d'autant qu'elle est très-avare.

M. DUBOULOIR.

Il y a tout lieu de croire que c'est elle qui retient ce qui devoit vous revenir de votre oncle.

Le CHEVALIER.

Je le crois comme cela.

M. DUBOULOIR.

Mais son bien , de quelle nature étoit-il ?

Le CHEVALIER.

En très bonnes terres ; mais tout cela a été vendu , & je crains qu'en l'attaquant , elle ne

réponde que tout a été dissipé du temps de mon oncle.

M. DUBOULOIR.

C'est sûrement ce qu'elle répondra , s'il n'y a point eu de remplacement des fonds provenus de la vente de ces terres.

Le CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent à manger à plaider ; ainsi je suis fort embarrassé.

M. DUBOULOIR.

Vous devez l'être en effet.

Le CHEVALIER.

Voilà pourquoi je m'adresse à vous, Monsieur , parce que vous êtes voisin de Madame de Rupert , & que. . .

M. DUBOULOIR.

Quoi, c'est Madame Derupert ?

Le CHEVALIER.

Oui , Monsieur , c'est la veuve en question.

M. DUBOULOIR.

Madame Derupert est très-avare , & si elle a eu envie de vous frustrer , je ne suis pas étonné qu'elle n'ait pas voulu placer ces fonds. Il pourroit très-bien se faire , si l'on n'a point de connoissance d'acquisitions , de

contrats , que tout ce bien ne soit qu'en argent ou en papiers.

Le CHEVALIER.

Et comment le sçavoir ?

M. DUBOULOIR.

C'est très-difficile ; car c'est là le secret des Avarés , & ils ne le confient à personne.

Le CHEVALIER.

Il n'y a donc aucunes ressources ?

M. DUBOULOIR.

Non , si vous êtes sûr qu'il n'y a ni fonds , ni contrats que l'on connoisse.

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur , je suis un homme perdu !

M. DUBOULOIR.

Comment , ne pouvez-vous pas vivre dans l'emploi que vous avez ?

Le CHEVALIER.

S'il n'y avoit que moi , ce ne seroit rien ; mais n'ayant plus de ressources , plus d'espoir d'avoir rien , de la succession de mon oncle ; je vais faire le malheur d'une personne que j'aime. . . . Ah , Monsieur , elle en mourra de désespoir !

M. DUBOULOIR.

Vous ne l'épouserez pas, & elle n'en mourra pas. Il n'y a que vous à plaindre dans ce cas-là.

Le CHEVALIER.

Si j'étois seul, j'aurois bientôt fini mon sort. Vous ne sçavez pas à quel point je suis malheureux. Monsieur, mon état est affreux !

M. DUBOULOIR.

Vous m'épouvantez !

Le CHEVALIER.

J'ai grand besoin de vos conseils, de vos secours... Je crains d'être poursuivi...

M. DUBOULOIR.

Quelle affaire avez-vous ?

Le CHEVALIER.

Monsieur, en arrivant à Arras où nous sommes en garnison, j'y devins amoureux fou, d'une Demoiselle qui est réellement charmante.

M. DUBOULOIR.

A Arras ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monsieur.

M. DUBOULOIR.

J'y connois beaucoup de monde.

Le CHEVALIER.

Eh bien , Monsieur , c'est la Fille du Receveur des Tailles.

M. DUBOULOIR , *avec étonnement.*

Mademoiselle de Piremont ?

Le CHEVALIER.

Oui , Monsieur. Son pere est-il de vos amis ?

M. DUBOULOIR.

Beaucoup.

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur , ne nous trahissez pas , je vous en conjure.

M. DUBOULOIR.

Achevez , achevez.

Le CHEVALIER.

N'ayant point de bien , je ne pouvois espérer de l'obtenir ; mais cela ne put diminuer mon amour. J'espérois encore de mon oncle , quoiqu'il n'eût jamais répondu à toutes les lettres que je lui ai écrites , lorsque j'appris sa mort , & en même tems qu'il ne m'avoit rien laissé.

M. DUBOULOIR.

Eh bien ?

Le CHEVALIER.

Des moyens que nous avons pris pour nous voir Mademoiselle de Piremont & moi , nous ont plongés dans un abîme affreux.

M. DUBOULOIR.

Comment ?

Le CHEVALIER.

Elle est devenue grosse ; la crainte d'être exposée à la fureur de ses parens & son désespoir , si je ne voulois l'en sauver en l'enlevant , m'ont déterminé à m'enfuir avec elle à Paris , où nous sommes depuis huit jours , & tout prêts à mourir de misère , si vous ne trouvez pas quelques moyens de nous en tirer.

M. DUBOULOIR

Monfieur , je n'abuserai pas de votre confiance en moi , & je ne vous ferai point de reproches sur le malheur où vous avez entraîné une malheureuse personne , que vous dites que vous aimez ; mais fçavez-vous à qui vous parlez ?

Le CHEVALIER.

Monfieur...

M. DUBOULOIR.

A son oncle , au frere de M. de Firemont.
Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur ! faites de moi ce qu'il vous plaira ; mais je vous en supplie , ayez pitié de votre malheureuse nièce , qu'elle ne soit pas la victime de mon imprudence , je me jette à vos pieds. *Il s'y jette , & M. Dubouloir le relève.*

M. DUBOULOIR.

Monsieur , que faites-vous ! Asseyez-vous , & écoutez-moi.

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur !...

M. DUBOULOIR.

Les regrets ne feront rien à ce qui est arrivé ; voyons le parti qui nous reste à prendre pour tout réparer. Il faut sçavoir s'il n'y a pas moyen de rien tirer de Madame de Rupert. Je crois en imaginer un. Vous connoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Non , Monsieur , je ne me suis point présenté à elle avant de sçavoir si j'avois droit de lui rien demander.

M. DUBOULOIR.

A la bonne heure. Si je ne réussis pas , je me charge de tout arranger vis-à-vis de mon frere , d'une façon ou d'autre. Je suis garçon , je ne veux point me marier , j'ai du bien , je le donnerai à ma nièce , à condition qu'elle vous épousera.

Le CHEVALIER.

Quoi , Monsieur !

M. DUBOULOIR.

Point de remerciemens. . . .

S C E N E I I I .

M. DUBOULOIR , Le CHEVALIER ,

LAPIERRE.

M O N S I E U R , Madame de Rupert est là-dedans qui demande à vous parler.

M. DUBOULOIR.

C'est justement elle que j'attendois. Monsieur le Chevalier , entrez dans ce petit cabinet , & vous en sortirez quand je vous appellerai.

H ij

Le CHEVALIER , *voulant remercier*
M. Dubouloir.

Monfieur , permettez. . .

M. DUBOULOIR.

Ne perdons pas de tems , entrez , entrez
là dedans. *Le Chevalier entre dans le cabinet.*
Toi , Lapierre , quand je frapperai du pied ,
tu entreras en criant au feu , & tu diras qu'il
eft chez l'Epicier qui demeure à côté de
Madame de Rupert.

LAPIERRE.

Oui , Monfieur.

M. DUBOULOIR.

Tu te tiendras ici deffous ; tu entendras
bien ?

LAPIERRE.

Oh , ne vous embarrassez pas.

M. DUBOULOIR.

Allons, fais entrer Madame De Rupert. Ne
dis rien à perfonne de cela.

LAPIERRE.

Non , non , Monfieur. Madame , donnez-
vous la peine d'entrer. *Lapierre fort quand*
Madame De Rupert eft entrée.

SCENE IV.

M^e. DERUPERT, M. DUBOULOIR.

M^e. DERUPERT.

JE ne sçai, Monsieur, si j'ai l'honneur d'être connue de vous ?

M. DUBOULOIR.

Oui, Madame, sûrement, j'ai cet honneur-là. Voulez-vous bien vous asseoir ?

M^e. DERUPERT, *s'asseyant*.

Monsieur, je n'entends point du tout les affaires, j'ai très-peu de bien, je suis une pauvre veuve, bien à plaindre, le peu que j'avois, mon mari l'a mangé.

M. DUBOULOIR.

C'est très-fâcheux, Madame, il ne falloit pas y consentir ; pour une femme raisonnable comme vous, il est étonnant que vous ne l'ayez pas empêché.

M^e. DERUPERT.

Monsieur, il est vrai, je l'aurois dû ; mais un mari que l'on aime est toujours le maître. Je lui avois apporté en mariage deux cens mille francs.

M. DUBOULOIR.

Et il ne vous reste plus rien ?

M^e. DERUPERT.

Monsieur, je n'ai eu ni mes reprises, ni mon douaire, & je suis réduite à vivre de très-peu de chose.

M. DUBOULOIR.

Mais il n'étoit pas dissipateur.

M^e. DERUPERT.

Monsieur, non, du moins on ne le croyoit pas, & il est vrai que ce n'est pas le luxe qui nous a ruiné ; mais de mauvaises affaires qu'il a faites toute sa vie ; parce qu'il n'y entendoit rien, & qu'il a toujours été trompé par des fripons.

M. DUBOULOIR.

C'est très-malheureux.

M^e. DERUPERT.

Sa dernière passion, qui a achevé de nous ruiner, a été la chymie ; on lui avoit fait accroire qu'il feroit de l'or, & l'on a mangé tout ce qu'il avoit en opérations réitérées, & quand on a vu qu'il n'avoit plus rien, on l'a abandonné.

M. DUBOULOIR.

Que vous reste-t-il donc ?

M^e. DERUPERT.

Environ deux mille francs de rente viagere , & voyez , Monsieur , comment avec cela répondre à un neveu qui prétend que son oncle est fort riche. On dit qu'il va arriver , je n'entends point les affaires , & je suis très-inquiette.

M. DUBOULOIR.

Mais le bien de votre mari étoit en contrats , en terres sans doute , ainsi que le vôtre.

M^e. DERUPERT.

Oui , Monsieur , mais tout cela a été vendu.

M. DUBOULOIR.

S'il ne reste rien en nature absolument , son neveu ne peut rien avoir.

M^e. DERUPERT.

Non ?

M. DUBOULOIR.

Surement.

M^e. DERUPERT.

On m'avoit dit....

M. DUBOULOIR.

Sur quoi voulez-vous qu'il vous attaque ,

si vous êtes en règle ? Si vous avez fait un inventaire , vous le lui présenterez , & s'il veut se porter héritier , il faudra qu'il commence par vous donner tout ce qui vous revient.

M^e. DERUPERT.

Vous avez bien de la bonté de me tranquilliser ; mais ne me fera-t-il pas des frais toujours ? S'il va me faire un procès sur ce qu'il me croit plus riche que je ne suis.

M. DUBOULOIR.

Quand il le gagneroit , si vous n'avez rien ; il n'aura rien.

M^e. DERUPERT.

En ce cas-là , je ne le crains pas.

M. DUBOULOIR.

Et vous avez raison. *Il frappe du pied.*

M^e. DERUPERT.

Monsieur , je vous ai bien de l'obligation de m'avoir tranquilisée. Je sens que j'ai bien fait de venir vous consulter.



S C E N E V.

M^e. DERUPERT , M. DUBOULOIR ;
LAPIERRE.

LAPIERRE , *criant sans paroître.*

Au feu , au feu , au feu , au feu.

M^e. DERUPERT , *effrayée.*

Ah , mon Dieu , qu'est-ce que c'est que
cela ?

M. DUBOULOIR.

Où allez-vous donc ? Attendez.

LAPIERRE , *entrant.*

Au feu , au feu , au feu.

S C E N E V I.

M^e. DERUPERT , M. DUBOULOIR ;
Le CHEVALIER , LAPIERRE.

M. DUBOULOIR.

LAPIERRE , qu'est-ce que c'est ? *Il fait
signe au Chevalier qui a ouvert la porte.*

LAPIERRE.

Eh ! Monsieur , c'est le feu qui est chez l'Epicier ici près.

M^c. DERUPERT , *éperdue*.

Ah ! mon Dieu , c'est à côté de chez moi.
Je suis perdue ! *Elle veut s'en aller.*

M. DUBOULOIR.

Non , non , Madame , restez ici , nous allons voir à sauver vos effets.

M^c. DERUPERT.

Eh ! Monsieur , ils seront perdus , brûlés avant qu'on ait pu les découvrir !

M. DUBOULOIR.

Nous les trouverons , Monsieur & moi. *Le Chevalier sort du cabinet.*

M^c. DERUPERT.

Non , Monsieur , c'est dans l'épaisseur du mur , de l'argent des papiers , laissez-moi aller , je vous prie.

M. DUBOULOIR.

Comptez sur moi.

M^c. DERUPERT.

C'est toute ma fortune , il y a six cens mille francs , Messieurs !

M. DUBOULOIR.

Tranquillisez-vous ; ce ne fera peut-être rien.

M^e. DERUPERT.

Hé, Messieurs, je veux y aller absolument.

M. DUBOULOIR.

Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Vous voyez bien qu'on n'entend pas de bruit.

M^e. DERUPERT.

Tout est-peut-être volé !

M. DUBOULOIR.

Tenez, voyez à la fenêtre. Il n'y a pas la moindre apparence de feu.

M^e. DERUPERT.

Ah, Monsieur !

M. DUBOULOIR.

Lapierre, qu'est-ce que c'est que ce feu, il n'y a rien, n'est-ce pas ? *Il lui fait signe de dire que non.*

LAPIERRE.

Non, Monsieur, ce n'est rien.

M^e. DERUPERT.

C'est-il bien vrai, mon garçon ?

LAPIERRE.

Oui , Madame.

M^e. DERUPERT.

Ah ! mon Dieu , que j'ai eu de peur ! Je veux aller voir toujours....

M. DUBOULOIR.

Madame , il n'y avoit point de feu dutout, si vous voulez que je vous le dise. Ceci n'est qu'une plaisanterie & qui tournera sûrement à bien.

M^e. DERUPERT, *étonnée* :

Comment !

M. DUBOULOIR.

Oui , j'étois pénétré de douleur de voir qu'une honnête femme comme vous étoit réduite à avoir si peu de quoi vivre , & pour m'assurer que vous me disiez vrai , je vous ai fait donner cette allarme.

M^e. DERUPERT.

Quoi , Monsieur , vous êtes capable d'une trahison pareille ?

M. DUBOULOIR.

Madame , ce n'est pas un crime aussi grand que celui de vouloir retenir le bien d'autrui.

M^e. DERUPERT.

Monfieur, . . . Paix donc.

M. DUBOULOIR.

Vous avez avoué, dans l'inquiétude où vous étiez , que vous aviez fix cens mille francs en argent & en papiers.

M^e. DERUPERT.

Moi ?

M. DUBOULOIR.

Oui , il n'est plus tems de diffimuler, il faut nous en donner abfolument la moitié.

M^e. DERUPERT.

Mais , Monfieur , c'est un dépôt.

M. DUBOULOIR.

Hé bien , fi c'est un dépôt , je m'en vais faire mettre le fcellé chez vous & vous faire renfermer jufqu'à ce que ceux à qui il appartient fe préfentent. Voyez , déterminez-vous.

M^e. DERUPERT.

Monfieur , on n'ufe point comme cela de violence.

M. DUBOULOIR.

Pardonnez-moi , on a ce droit , vis-à-vis

de ceux qui veulent vous ôter ce qui vous appartient. D'ailleurs voilà Monsieur , qui est le neveu de votre mari , il est le maître d'en user avec vous , comme il lui plaira.

M^c. DERUPERT.

Quoi , Monsieur , vous êtes le Chevalier de S. Rioul ?

Le CHEVALIER.

Oui , Madame.

M^c. DERUPERT.

Où me fuis-je fourrée !

Le CHEVALIER.

Madame , consentez à ce que vous propose M. Dubouloir , ceci fera un secret , si vous le voulez.

M^c. DERUPERT.

Mais , Messieurs , si j'ai dit six cens mille francs , il n'y a pas cela , je me suis trompée.

Le CHEVALIER.

Eh bien , nous partagerons.

M^c. DERUPERT.

Je ne vous donnerai jamais trois cens mille francs.

M. DUBOULOIR.

En ce cas on mettra le scellé comme je vous ai dit , & puis vous n'aurez que ce qui vous revient de droit.

M^e. DERUPERT.

Allons , Messieurs , venez chez moi , puisqu'il le faut absolument.

M. DUBOULOIR.

Cela vaudra mieux que de plaider , Madame.

M^e DERUPERT.

Ah , mon Dieu ! pourquoi suis-je venu ici ?
Elle s'en va.

Le CHEVALIER.

Quelles obligations , quels services ! . . .

M. DUBOULOIR.

Vous êtes mon neveu. Finissons cette affaire sans perdre un instant ; nous irons chercher ma nièce après , & j'aurai la satisfaction de faire votre bonheur à tous deux ; ne serai-je pas bien récompensé ? Allons , allons. *Ils s'en vont.*



LA

LA
P E R M I S S I O N
DE
C H A S S E.

QUARANTE-SIXIÈME PROVERBE;

PERSONNAGES.

M. DUGREPONT.

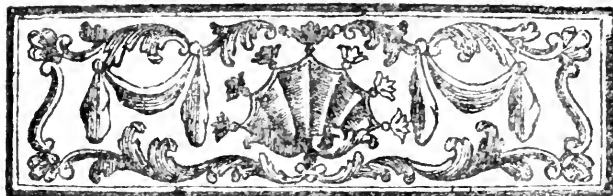
M. DEVILLERVAL.

M. DEBONNIERE.

} *en habits du matin.*

S. ELOY , *Piqueur , dressant des Chevaux
pour tout le monde.*

*La Scene est le matin sur le Rempart
à Paris.*



L A
P E R M I S S I O N
 D E
C H A S S E ,
 P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

M. DUGREPONT , S. ELOY.

M. DUGREPONT.

H é bien , S. Eloy , mon cheval , comment
 va-t-il ?

S. ELOY.

Pas mal , il commence à se bien mettre ,
 je croi que vous en ferez content , il aura une
 aliure agréable ,

I ij

M. DUGREPONT.

Et je pourrai tirer dessus ?

S. ELOY.

Oui, il fera fort sage.

M. DUGREPONT.

C'est bon ; mais quand ?

S. ELOY.

Avant un mois.

M. DUGREPONT.

Il fait aujourd'hui un joli tems pour la
chasse !

S. ELOY.

C'est vrai.

M. DUGREPONT.

On parle des terres loin de Paris , & voilà
où l'on en est , on n'en peut pas profiter.

S. ELOY.

Comment , est-ce que la vôtre...

M. DUGREPONT.

Elle est à vingt-cinq lieues , il faut y aller
la veille qu'on veut y tirer.

S. ELOY.

C'est loin.

M. DUGREPONT.

Quand vous en avez une plus près , on

dit que ce n'est qu'une maison de campagne,
& qu'on n'y peut pas chasser,

S. ELOY.

Mais celle de M. de Villerval est tout près
d'ici, & l'on y chasse.

M. DUGREPONT.

Oui; mais qui?

S. ELOY.

Tout le monde.

M. DUGREPONT.

Il n'aime pas cela.

S. ELOY.

Je vous assure qu'il donne même des per-
missions très-facilement.

M. DUGREPONT.

Lui?

S. ELOY.

Oui, j'y ai chassé moi.

M. DUGREPONT.

Parce que vous lui dressiez un cheval

S. ELOY.

Il est vrai.

M. DUGREPONT.

Pour moi, je ne lui en demanderai pas;

S. ELOY.

Pourquoi donc , il feroit charmé de vous faire ce plaisir-là.

M. DUGREPONT.

Oui , vous le connoissez bien. Il ne chasse jamais lui , mais je suis sûr qu'il me refuseroit.

S. ELOY.

Le voilà , parlez-lui ; je vais monter votre cheval.

M. DUGREPONT.

Je ne lui en parlerai sûrement pas ; je le connois.

S C E N E I I.

M. DEVILLERVAL , M. DUGREPONT.

M. DEVILLERVAL.

Ah , bonjour , Dugrèpont. Tu te promenes donc ce matin ?

M. DUGREPONT , *s'en allant.*

Où , bonjour.

M. DEVILLERVAL.

Hé bien , où vas-tu ? Il ne me répond pas seulement.

SCENE III.

M. DEVILLERVAL, M. DEBONNIERE.

M. DEBONNIERE.

J'AY fermé la porte du Jardin , voilà la clef. Qu'est-ce que tu as donc ? Qu'est-ce que c'est que cet air étonné ?

M. DEVILLERVAL.

C'est Dagrépont que je viens de trouver ici.

M. DEBONNIERE.

Hé bien ?

M. DEVILLERVAL.

Je l'aborde , je lui parle. A peine me répond-il , & il s'en va.

M. DEBONNIERE.

Et qu'est-ce que tu lui as fait ?

M. DEVILLERVAL.

Moi , rien du tout , & je ne vois pas pourquoi il seroit fâché contre moi.

M. DEBONNIERE.

Il ne l'est sûrement pas.

M. DEVILLERVAL.

Je n'en sçai rien , il m'a regardé d'un air sombre qui me fâche ; car je l'aime & je l'ai aimé de tous les tems.

M. DEBONNIERE.

Que diable peut-il avoir ? Éloigne-toi , il vient par ici en rêvant , je vais lui demander.

M. DEVILLERVAL.

Je le veux bien.

SCENE III.

M. DEBONNIERE , M. DUGREPONT.

M. DEBONNIERE.

QU'EST-CE que tu fais donc là tout seul ; Dugrépont ?

M. DUGREPONT.

J'attends mon cheval que S. Eloy est allé monter.

M. DEBONNIERE.

Ah, ah. Mais tu as l'air de mauvaise humeur.

M. DUGREPONT.

Ce n'est rien , il faut s'attendre à tout dans la vie & ne compter sur personne , pas même sur les gens que l'on croit ses meilleurs amis.

M. DEBONNIERE.

Cette maxime-là est un peu défobligeante pour moi.

M. DUGREPONT.

Je ne dis pas cela pour toi.

M. DEBONNIERE.

Est-ce que tu ferois fâché contre Vinterval ?

M. DUGREPONT.

Moi , point du tout. Chacun est maître de ce qu'il a.

M. DEBONNIERE.

Mais encore , il est inquiet de la manière dont tu l'as reçu.

M. DUGREPONT.

Je te dis que je ne lui en veux point du tout ; mais je n'aurai jamais affaire à lui.

M. DEBONNIERE.

Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

M. DUGREPONT.

Il le sçait bien.

M. DEBONNIERE.

Non , d'honneur , & il voudroit sçavoir s'il a quelque chose à se reprocher vis-à-vis de toi.

M. DUGREPONT.

Hé parbleu sans doute , suis-je homme à me fâcher sur rien ? En un mot , c'est très-mal à lui , & je devois m'y attendre.

M. DEBONNIERE.

Mais qu'est-ce que c'est ?

M. DUGREPONT.

Puisque tu veux absolument le sçavoir , je vais te faire juge de ce procédé-là. Tu me diras si entre amis tu as jamais rien vu de pareil.

M. DEBONNIERE.

Voyons ?

M. DUGREPONT.

Je le rencontre ici tout-à-l'heure. Nous parlons du tems qu'il fait , je lui dis que c'est un joli tems pour chasser. Il me répond que oui ; je me plains de ce que ma Terre est trop loin pour que je puisse y aller d'un moment à l'autre.

M. DEBONNIERE.

Fort bien.

M. DUGREPONT.

Je lui dis qu'il est bienheureux de ce que la sienne n'est qu'à trois lieues de Paris , que si la mienne étoit aussi près , j'irois tout-à-l'heure pour y tirer quelques perdreaux.

M. DEBONNIERE.

Il ne t'a pas offert d'y aller ?

M. DUGREPONT.

Bon , offert ! . . .

M. DEBONNIERE.

Comment ?

M. DUGREPONT.

Bien loin de cela , il m'en a refusé la permission.

M. DEBONNIERE.

C'est incroyable !

M. DUGREPONT.

Cela est pourtant vrai ; S. Eloy étoit avec moi , qui en a été confondu & qui te le dira.

M. DEBONNIERE.

Je ne reconnois pas là Villerval.

M. DUGREPONT.

Oh , je le reconnois bien moi , il est jaloux de sa chasse , il n'en fait pas toujours semblant.

M. DEBONNIERE.

Il y a sûrement dans tout cela quelque chose que je n'entends pas , ni lui non plus , & je ne veux pas que vous restiez brouillés ; laissez-moi un peu , je veux éclaircir tout ceci.

M. DUGREPONT.

Moi , cela m'est bien indifférent , & si je n'attendois pas mon cheval , je ne resterois pas ici , je vous assure. *Il s'éloigne.*

M. DEBONNIERE.

Villerval ?

SCENE IV.

M. DEBONNIERE, M. DEVILLERVAL.

M. DEVILLERVAL.

Hé bien , qu'est-ce qu'il dit ?

M. DEBONNIERE.

Ma foi , il dit . . . je trouve qu'il a raison.

M. DEVILLERVAL.

Comment , il a raison ?

M. DEBONNIERE.

Cui , rappelle toi.

M. DEVILLERVAL.

Mais à propos de quoi , quand lui ai-je manqué en rien ?

M. DEBONNIERE.

Tout-à-l'heure , ici.

M. DEVILLERVAL.

Mais il n'a pas voulu me parler , ne te l'ai-je pas dit tantôt ?

M. DEBONNIERE.

C'est vrai ; cependant il se plaint de toi & très-sérieusement.

M. DEVILLERVAL.

Je ne sçaurois deviner pourquoi.

M. DEBONNIERE.

C'est sur la chasse.

M. DEVILLERVAL.

Sur la chasse ? Mais je ne l'aime point du tout , & j'y suis très-indifférent.

M. DEVILLERVAL.

Pourquoi donc lui as-tu refusé de le laisser chasser chez toi ? à Villerval.

M. DEVILLERVAL.

Je lui ai refusé une permission de chasse ?

M. DEBONNIERE.

Oui , voilà de quoi il se plaint.

M. DEVILLERVAL.

Et quand ?

M. DEBONNIERE.

Aujourd'hui.

M. DEVILLERVAL.

Il faut qu'il soit fou absolument. Il faudroit qu'il m'eût parlé pour cela, & je te le répéterai cent fois si tu le veux, il m'a tourné le dos dès qu'il m'a vu.

M. DEBONNIERE.

Je m'en vais lui dire que tu ne comprends rien à tout cela.

M. DEVILLERVAL.

Dis-lui qu'il chassera chez moi tant qu'il voudra, qu'il ne sçauroit me faire un plus grand plaisir.

M. DEBONNIERE.

Il vaut mieux que tu le lui dises toi-même, il ne me croiroit pas. Je vais te l'amener. *Il va à M. Dugrèpont.*

M. DEVILLERVAL.

J'y consens.



S C E N E V.

M. DEBONNIERE, M. DUGREPONT.

M. DEVILLERVAL, *un peu loin des
deux autres.*

M. DEBONNIERE.

HÉ bien, Dugrépont, viens donc ici.

M. DUGREPONT.

Je ne comprends pas ce qui est arrivé à mon cheval, & pourquoi S. Eloy ne revient point.

M. DEBONNIERE.

Je viens de parler à Villerval, il est fort étonné de tout cela. Il dit que tu ne lui as seulement pas voulu parler.

M. DUGREPONT.

Il dira tout ce qu'il voudra, il a tort.

M. DEVILLERVAL, *s'approchant.*

J'ai tort, c'est bientôt dit ; pouvois-je te deviner ?

M. DUGREPONT.

Comment deviner, quoi ?

M. DEVILLERVAL.

Que tu avois envie de chasser ?

M. DUGREPONT.

Je crois que cela n'étoit pas difficile.

M. DEVILLERVAL.

Mais quand je t'ai trouvé ici , m'as-tu parlé seulement , ne t'es-tu pas en allé comme un fou ?

M. DUGREPONT.

Je conviens que tu ne m'as pas entendu.

M. DEVILLERVAL.

Il me feroit tourner la tête ! mais dis donc si tu m'as demandé d'aller chasser à Villerval.

M. DUGREPONT.

Demandé ? . . . non.

M. DEVILLERVAL.

Pourquoi dis-tu que je t'ai refusé ?

M. DUGREPONT.

Parce que . . . Parce que je suis sûr que si je t'en avois parlé , tu ne l'aurois pas voulu ; voilà tout. *Il s'en va.*

M. DEBONNIERE.

On ne le tirera jamais de là. Allons nous promener. *Ils s'en vont.*



LES EPOUX
MALHEUREUX.

QUARANTE-SEPTIÈME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

M. DE S. FIRMIN.

PAULINE , *Femme de M. de S. Firmin.*

M. VINCENT , *Tapiſſier-Fripier.*

DUPRÉ , *Valet de Chambre de l'Oncle de
M. de S. Firmin.*

DUMONT , *Ami de Dupré.*

Un Huiffier.

Un COMMISSAIRE.

Un CLERC.

Des ARCHERS.

*La Scene eſt chez M. de S. Firmin, dans un
Appartement très-ſimple.*



LES EPOUX
MALHEUREUX,
 PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. FIRMIN *est étonné en entrant*
de ne voir personne.

Quor, Pauline n'est point ici ! Pauline ;
 Pauline ? que peut-elle être devenue ? Com-
 ment a-t-elle pu se résoudre à sortir sans
 moi ? Elle ne sçauroit être loin. Elle craindrait
 trop de m'allarmer. Quelle femme pourroit
 être aussi sensible ! sa tendresse pour moi...
 sa tendresse !... & j'ai fait son malheur, moi !...
 Oui ; c'est mon amour... Ah , Pauline ! loin de

me le reprocher, le tien pour moi, semble augmenter encore ! Quelle union devoit être plus heureuse ! mais relifons la lettre que j'écris à mon oncle ; non, son ame ne sçauroit être toujours sans pitié ! Que Pauline ignore du moins mon projet, s'il ne réussit pas.

Il s'assied, une table devant lui, sur laquelle il y a une écritoire, & il tire de sa poche un papier qu'il lit.

» Vous êtes bien vangé, Monsieur, de ma
» désobéissance, j'ai fait le malheur de tout
» ce que j'aime, Pauline languit avec moi,
» dans la plus affreuse misère : sans avoir sçu
» mes torts envers vous, elle en partage la
» punition. Oui, Monsieur, elle se reproche
» sans cesse d'être la cause, quoiqu'innocen-
» te, qui m'a fait encourir votre indigna-
» tion. Pourquoi, sans la connoître avoir re-
» fusé votre consentement à notre mariage &
» m'avoir forcé par cette résistance, à vous
» demander les biens dont vous ne vous étiez
» chargé que par bonté, par amitié pour
» moi ? Ils m'ont été ravis ces biens, par un
» Monstre qui sous le nom d'Ami, a trahi

» ma confiance. Ce n'est pas pour moi que
 » j'implore votre pitié ; c'est pour une fem-
 » me vertueuse que j'adore , que vous aime-
 » riez si vous la connoissiez. Doit-elle être la
 » victime de mon imprudence. Ah , mon on-
 » cle ! ce n'est point ma grace que je de-
 » mande , mon repentir ne suffit pas ; mais
 » Pauline mérite vos bontés ; souffrez qu'elle
 » aille vous trouver , foyez l'asyle de la ver-
 » tu... Mais j'entends quelqu'un... C'est elle-
 même. *Il serre sa lettre dans sa poche.*

SCENE II.

PAULINE , M. DE S. FIRMIN.

M. DE S. FIRMIN.

AH , chere Pauline , en quel état vous voi-
 là ! quel accablement ! Que vous est-il donc
 arrivé ?

PAULINE , *s'assessant.*

Ah , S. Firmin , laissez-moi respirer !...
 je suis horriblement fatiguée !

M. DE S. FIRMIN.

Je ne comprends pas pourquoi seule , vous avez pu vous hasarder au milieu des embarras , du tumulte. . . Vous , heurtée , sans égards , froissée par la foule. . . dédaignée par ces âmes méprisables qui ne se sont enrichies qu'à force de bassesses : la vertu rampe quand le vice triomphe , & c'est à moi que vous devez cette humiliation !

PAULINE.

Ah ! que vous augmentez ma peine , en voulant vous rendre seul coupable de nos maux ! & sans moi , les auriez-vous éprouvés ? Au nom de notre amour , cessez. . .

M. DE S. FIRMIN.

Eh bien , chère Pauline , je vous obéirai ; vous triompherez toujours de moi. Mais dites je vous prie , qu'est-ce qui a pu vous déterminer à sortir ?

PAULINE.

Le desir d'adoucir tes maux ; mais S. Firmin , il n'y a plus d'amitié sur la Terre ! ses sermens n'ont plus rien de sacré ! Conservons précieusement cet amour qui nous reste.

M. DE S. FIRMIN.

Et c'est cet amour qui te perd !

PAULINE.

Lui ? non : le bonheur affoiblit souvent l'amour ; mais notre malheur m'attache encore plus vivement à toi : dans tes bras il n'ose me poursuivre.

M. DE S. FIRMIN.

Que d'amour ! que de courage !

PAULINE.

Nous en avons besoin. Écoute-moi. Éfrayée de la cruelle situation où mon amour t'a réduit ; prêts d'être accablés par les créanciers du malheureux à qui nous nous sommes confiés & pour qui nous avons répondu , à peine as-tu été sorti , qu'il m'est venu dans la pensée que nous pourrions peut-être recouvrer nos effets.

M. DE S. FIRMIN.

Comment ? . . .

PAULINE.

Julie , avec qui j'ai été au Couvent , l'amie la plus tendre que j'aye eue de ma vie , Julie , ai-je dit , est à Paris ; femme d'un homme en place , son crédit pourra nous servir. Je crois

déjà voir dissiper tes maux , Julie va les adoucir , son amitié pour moi me fait tout espérer. Je fors , je cherche sa demeure ; un vaste hôtel , une suite nombreuse m'assurent qu'elle jouit de l'état le plus brillant , j'applaudis à son bonheur , mon cœur le partage & me fait penser que je vais l'augmenter en la revoyant. La simplicité de mon vêtement jette dans l'erreur celui qui me conduit , il me mène chez les femmes de Julie , je me fais annoncer sous ton nom , pour jouir de sa surprise & de toute la joie qu'elle aura de me revoir. J'entre , je lui parle ; mais , Dieux ! son ame n'est plus sensible au son de ma voix ; à peine daigne-t elle me regarder. Que voulez-vous , me dit-elle ? Sa froideur me pénètre de douleur , la force m'abandonne , je ne puis répondre ; elle réitère ses questions. Voyez , lui dis-je avec peine , c'est Pauline , n'êtes-vous plus Julie ? Pauline ! Pauline ! reprend-elle séchement , qu'on lui donne un siège & laissez-nous. Je respire , je me flatte qu'elle va se jeter dans mes bras ; mais continuant avec la même indifférence , dans quel état vous voilà ! que vous est-il donc arrivé ? D'éprouver ce que

l'ingratitude a de plus affreux ! de ne voir en vous qu'une ame hautaine au lieu d'une ame sensible que j'espérois y trouver : je vous plains , ai-je ajouté en me levant , de ce que la fortune a entierement changé votre cœur. Dans cet instant un jeune homme est entré avec fracas ; je suis sortie , elle m'a suivie , en me disant voilà dix louis , peuvent-ils vous être utiles ? Non , ai-je répondu fièrement , je les recevrais avec transport des mains de l'amitié , je les refuse avec mépris , de celles de l'orgueil. Et la mort dans l'ame , je me suis traînée jusqu'ici , où je te retrouve , tes regards me consolent , & ton amour effacera sûrement le souvenir d'un procédé aussi humiliant & aussi affligeant pour l'humanité.

M. DE S. FIRMIN.

O femme , toujours respectable ! que vis-à-vis de Julie , dans votre infortune , vous étiez au-dessus d'elle !

PAULINE.

Mais vous , qu'avez-vous fait ? que vous a dit Virteil ?

M. DE S. FIRMIN.

Rien , je ne l'ai pas vu. Il vient d'avoir un

Régiment, & dans la joie de s'y aller faire recevoir, il est parti tout de suite.

PAULINE.

Eh bien, qu'une sage économie nous soutienne jusqu'à ce que...

M. DE S. FIRMIN.

Sans argent, sans ressources....

PAULINE.

Sçachons nous restreindre au seul nécessaire ; dans cette solitude, nous ne craindrons pas les regards de ceux qui veulent qu'on rougisse de n'avoir plus que de la vertu.

M. DE S. FIRMIN.

Ah, certainement, loin de nous chercher, ils nous fuiront ; mais j'entends quelqu'un ; c'est le Tapissier de cet indigne Préval ; que veut-il ?

SCENE III.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE,

M. VINCENT.

M. VINCENT.

MON SIEUR, si je ne me trompe, est M. de S. Firmin ?

M. DE S. FIRMIN.

Oui, Monsieur Vincent ; que voulez-vous ?

M. VINCENT.

M. de Préval, Monsieur, qui m'a chargé de vous fournir tout l'ameublement de la maison que vous occupiez est parti sans me le payer, & sans doute c'est à vous que je dois m'adresser ; voilà le Mémoire.

M. DE S. FIRMIN.

Mais je lui ai compté cet argent.

M. VINCENT.

Comme je ne l'ai pas reçu, c'est contre vous, Monsieur, que je dois avoir mon recours.

PAULINE.

Ah ! S. Firmin, chaque jour accroît notre malheur.

M. VINCENT.

Madame, je suis au désespoir de vous chagriner ; mais M. de Préval m'a ruiné ! Ma famille est languissante, mourant de faim, & l'on vient d'obtenir un Arrêt de prise de corps contre moi, si d'ici à deux jours je ne paye mille écus.

M. DE S. FIRMIN.

Votre peine augmente encore la nôtre M. Vincent. Vous voyez les débris d'une fortune entierement ruinée par le même homme, & nous sommes sans secours.

M. VINCENT.

Effectivement, je ne vois pas un des meubles que j'ai fournis.

M. DE S. FIRMIN.

Nous les avons vendus pour payer quelques malheureux Domestiques & pour subsister.

M. VINCENT.

Quoi, Monsieur, vous n'aviez pas des amis puissants qui pourroient vous aider encore ?

M. DE S. FIRMIN.

Des amis ! avez-vous vécu jusqu'à présent sans mieux connoître les hommes ? Amis, parents, tout nous abandonne.

M. VINCENT.

Pour moi, je sçaurai mourir dans la prison qu'on me destine, ce n'est avancer que de peu de tems ma dernière heure ; mais ma femme, mes enfans,

PAULINE, à M. de S. Firmin.

La situation de cet homme me pénètre de douleur !

M. DE S. FIRMIN, après avoir rêvé.

Eh bien, M. Vincent, reprenez courage ; j'espère pouvoir vous tirer de peine.

PAULINE.

Ah, S. Firmin, seroit-il possible ?

M. DE S. FIRMIN.

Oui, je sçai un homme qui connoît les biens qui doivent un jour me revenir, je prendrai avec lui tous les arrangemens qu'il voudra.

M. VINCENT.

Quoi, Monsieur ? . . .

M. DE S. FIRMIN.

Vous ne devez pas être la victime de notre imprudence. Allez, dans peu j'ose me flatter de pouvoir vous délivrer de toutes vos craintes.

M. VINCENT.

Monsieur, oserois-je vous demander combien je dois attendre encore ?

M. DE S. FIRMIN.

La journée ne se passera pas, sans que vous ayez de mes nouvelles.

M. VINCENT.

Monsieur , que ne vous devrai-je pas !

M. DE S. FIRMIN.

Je ne fais que ce que je dois.

PAULINE.

Mais , S. Firmin , quel est donc cet homme sur qui vous comptez ?

M. DE S. FIRMIN.

Un homme à qui je n'avois pas pensé pour nous ; mais que le desir de soulager M. Vincent m'a rappelé , & qui nous sera sûrement utile , c'est M. Warthon.

M. VINCENT.

Monsieur Warthon ?

M. DE S. FIRMIN.

Oui.

M. VINCENT.

Le Banquier ?

M. DE S. FIRMIN.

Lui-même.

M. VINCENT.

C'est sur lui que vous comptez ?

M. DE S. FIRMIN.]

Affurément.

M. VINCENT.

Ah , Monsieur , nous sommes perdus !

M. DE S. FIRMIN.

Comment ?

M. VINCENT.

Hélas , Monsieur , depuis deux jours il a fait banqueroute.

M. DE S. FIRMIN.

Justes Dieux !

PAULI E.

Tout se réunit contre nous !

M. VI CE T.

'Adieu , Monsieur & Madame , je suis au désespoir de vous avoir chagrinés , ce n'étoit pas mon dessein ; je vous en demande bien pardon.

S C E N E I V.

M. DE S. FIRMIN , PAULINE.

PAULINE.

C E malheureux Vincent augmente encore ma peine ! on peut supporter ses maux ; mais causer ceux des autres est aussi trop affreux !

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! si le Ciel nous favorise quelque jour ; je sens que toutes les épreuves que nous aurons souffertes feront un bien pour moi , puisqu'elles me font connoître l'excellence de ton cœur & la délicatesse de ton ame.

PAULINE.

C'est mon amour pour toi. . . .

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! tu méritois un meilleur sort ! qu'il est cruel de voir souffrir celle qui n'est faite que pour faire le bonheur de tous ceux qui la connoissent !

PAULINE.

Eh , ne fais-je pas le tien ? que me faut-il de plus ?

M. DE S. FIRMIN.

N'être pas en proie du moins à l'affreuse nécessité ; mais tâchons de nous y soustraire ; voyons ensemble ce qui nous reste, dont nous puissions subsister.

PAULINE.

J'ai prévenu ton projet , viens & tu verras. . . . Mais on frappe fortement ; qui pourroit-ce être ?

M.

M. DE S. FIRMIN.

Je ne sçais. Entrez.

S C E N E V.

M. DE S. FIRMIN , PAULINE , Un
HUISSIER , Un COMMISSAIRE , Un
CLERC , des ARCHERS.

PAULINE.

QUE vois-je ! que nous veut-on ?

L'HUISSIER.

Monfieur , en vertu d'une Sentence obtenue
par défaut. . .

M. DE S. FIRMIN.

Par défaut , Monfieur ? Je n'ai pas la moindre
connoiffance. . .

L'HUISSIER.

L'affignation vous a pourtant été fignifiée.

M. DE S. FIRMIN.

Je n'en ai point reçu.

L'HUISSIER.

Cela ne fait rien , Monfieur.

L

M. DE S. FIRMIN.

Comment , cela ne fait rien ?

L'HUISSIER.

Non , Monsieur , la Sentence est rendue & elle va être exécutée.

M. DE S. FIRMIN.

Est-ce de la part de M. Vincent ?

L'HUISSIER.

Non ; M. Vincent avoit bien été mis par le Procureur de la Direction au nombre des créanciers du sieur de Préval ; mais il vient dans l'instant de se désister de ses poursuites.

M. DE S. FIRMIN.

M. Vincent ?

L'HUISSIER.

Oui , Monsieur , apparemment que vous l'avez satisfait ?

PAULINE.

Ah ! S. Firmin , quoi , ce M. Vincent dans l'état où il est , a été capable.... quelle ame honnête & sensible !

L'HUISSIER.

Monsieur , si vous pouvez aussi satisfaire les autres créanciers , je suis prêt à vous donner main-levée pour la saisie de vos meubles , en payant tous les frais.

M. DE S. FIRMIN.

Hélas , Monsieur , nous ne possédons rien !
Le malheureux Préal s'est emparé de tout
ce que nous avions.

L'HUISSIER.

En ce cas , lesdits meubles vont être exé-
cutés & vendus à l'encan , je vais les faire
enlever.

M. DE S. FIRMIN.

Monsieur , je vous prie en grace d'attendre
encore...

L'HUISSIER.

Cela ne se peut pas retarder un seul mo-
ment. Allons vous autres , ne perdez pas de
temps ; démeublez cette chambre voisine par
l'autre porte ; pendant ce tems-là nous dé-
meublerons celle-ci. *Il écrit en allant & ve-
nant.*

M. DE S. FIRMIN.

Ah , Monsieur , par pitié , écoutez-moi.

L'HUISSIER.

C'est inutile , je n'entends rien , je dois faire
mon devoir.

PAULINE.

Et qui peut vous faire choisir à vous & à

L ij

vos pareils un métier aussi détestable ?

L'HUISSIER.

La nécessité de vivre , Madame.

PAULINE.

La nécessité de vivre ? & comment vit-on
au milieu de pareilles horreurs ?

L'HUISSIER.

Ah , Madame , on se fait à tout.

M. DE S. FIRMIN.

Laisse , laisse ces inhumains , Pauline. Méritent-ils seulement tes regards ? Oublions qu'il y a de tels hommes au monde ; détournons nos yeux de dessus eux ; viens , appuie-toi contre cette fenêtre ; nous verrons dans ce Peuple qui s'agite , des gens plus estimables , que le travail soutient contre l'infortune. Cette ressource nous manque ; mais si le Ciel ordonne que nous vivions encore , sans doute qu'il nous prépare des secours que nous ne prévoyons pas. *Ils s'appuyent tous les deux contre la fenêtre , pendant qu'on démeuble l'appartement. L'on emporte tout & l'on ne laisse que la paille du lit , que l'on jette dans la chambre où ils sont.*

Un ARCHER, à l'Huissier.

Nous avons fini , Monsieur.

L'HUISSIER.

Il n'y a plus rien ?

2^e. ARCHER.

Non , Monsieur.

L'HUISSIER.

Allons-nous-en. Monsieur & Madame , je vous souhaite bien le bonjour.

SCENE VI.

M. DE S. FIRMIN , PAULINE.

PAULINE , *se retournant , & ne voyant plus que la paille.*

O DIEUX ! voilà donc tout ce qui nous reste pour meubles & pour aliment !

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline , que dis-tu ?

PAULINE.

Mes forces m'abandonnent , les derniers efforts du courage épuisent ma constance. *Elle tombe sur la paille , & elle s'évanouit dans les bras de M. de S. Firmin.*

M. DE S. FIRMIN.

Elle perd connoissance ! malheureux que je suis ! Pauline ? Ma chere Pauline , attends encore , ne meurs pas sans moi. Quel affreux moment , & quel secours lui donner ? *Il tire un flacon de sa poche. Pauline fait un mouvement sans revenir tout-à-fait. M. de S. Firmin regarde l'or de la garniture du flacon avec une espèce de joie. Mais , Dieux ! que vois-je ? Est-ce vous qui m'inspirez ? L'or de ce flacon m'offre-t-il une ressource ? Il est peut-être tems encore. Il porte une seconde fois le flacon au nés de Pauline. Pauline ? Elle se ranime , regarde autour d'elle , & elle est prête de retomber. Ma chere Pauline , rappelle ton courage ; l'espoir renaît dans mon ame ; hâte-toi de le partager. Elle se releve & s'appuie sur M. de S. Firmin.*

PAULINE.

Hélas ! d'où peut-il te venir , après tout ce que nous avons perdu ?

M. DE S. FIRMIN.

Tu le sçauras , le tems me presse.

PAULINE.

Explique-toi.

M. DE S. FIRMIN.

Permetts que je te quitte & fois sans crainte ; je ne peux ni vivre ni mourir sans toi.

PAULINE.

Je ne crains pas que tu m'abandonnes.

M. DE S. FIRMIN.

Pourquoi donc prononcer ce mot ? Mais ne me retiens pas davantage. Adieu. *Il s'en va.*

PAULINE.

O Ciel !

M. DE S. FIRMIN, *revenant.*

Écoute. Voilà le signe où tu reconnoîtras si notre malheur s'adoucit. Si tu me vois revenir en carrosse , voulant perdre moins de tems pour te rejoindre , rassure-toi , & jette dans la riviere qui passe sous cette fenêtre , cette paille , image affreuse de notre misère , qu'il ne nous reste plus rien qui nous la retrace. Adieu.

PAULINE.

Je t'obéirai ; mais à quelles inquiétudes me laisses-tu en proie !

M. DE S. FIRMIN.

Je pourrois perdre l'instant favorable. Laisse-moi aller , je te prie.

PAULINE.

Va donc. Puisse le Ciel favoriser tes desfeins !

SCENE VII.

PAULINE.

QUELS projets peut avoir S. Firmin ? Pourquoi ne me les a-t-il pas confiés ? Le tems le presse ; où peut-il donc aller ? Se laisseroit-il abuser par le vain espoir d'éprouver encore s'il est quelque ami , quelque homme sensible , généreux . . . Il n'y faut pas compter , la misère effraye plus qu'elle n'attendrit ; les malheureux demeurent isolés , tout le monde s'en éloigne ! *montrant la paille.* Voilà donc tout ce qui nous reste de cette fortune éclatante qui sembloit assurer notre bonheur ; mais pouvois-je prévoir que je causerois la perte de tout ce que j'aime ! Passion funeste qui ne nous présente jamais qu'un sort délicieux ! Amour qui m'est cher encore , malgré les maux que tu causes à l'époux que j'adore , ne permets pas que l'infortune nous sépare , heureux , ou malheureux , qu'il revienne dans mes bras ! *Elle écoute.* Mais

n'entends-je pas une voiture ? Elle va regarder à la fenêtre & revient. Ce n'est pas lui encore ? quels momens cruels ! Pourquoi ne l'ai-je pas suivi ! J'entends quelqu'un. Il revient sans doute sans avoir réussi. *Allant à la porte* Est-ce toi , cher S. Firmin ?

S C E N E V I I I.

PAULINE , DUMONT.

DUMONT.

MADAME , est-ce ici que demeure M. de S. Firmin ?

PAULINE.

Oui , Monsieur.

DUMONT.

Y est-il ?

PAULINE.

Non , Monsieur.

DUMONT.

Reviendra-t-il bientôt ?

PAULINE.

Je l'attends.

DUMONT.

Cela suffit.

PAULINE.

Monfieur , ne puis-je ſçavoir ce que vous lui voulez ?

DUMONT.

Madame , j'ai ordre de me taire & de courir promptement dire que j'ai trouvé ſa demeure.

SCENE IX.

PAULINE.

QUE veut cet homme ? qui peut l'engager à ſ'informe de cette demeure ? Quel intérêt ? ... Les créanciers de l'odieux Préval... je frémis ! ... Si l'on vouloit arrêter S. Firmin , le conduire en priſon , lui ! Ah ! n'efpérez pas que je l'abandonne , il faudra m'arracher plutôt la vie que de vouloir m'en ſéparer ! Quelle nouvelle inquiétude ! Il n'y a donc point de peine qui ne puiſſe encore augmenter ! ... Mais écoutons : c'eſt S. Firmin peut-être. On arrête , voyons. *Avec joie.* C'eſt lui-même ! Ah ! je respire ! notre malheur enfin va donc ſ'adoucir ! Obéiſſons-lui promptement. *Elle jette la paille par la fenêtre qui donne ſur la rivière.*

S C E N E X.

PAULINE, M. DE S. FIRMIN, *pâle & défait.*

PAULINE.

A H ! S. Firmin, je te revois ! . . . mais, ô Ciel ! . . . dans quel état ! . . .

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! Pauline, qu'avez - vous fait ? cette paille. . . .

PAULINE.

Je vous ai obéi.

M. DE S. FIRMIN.

Il ne nous reste donc plus rien sur la Terre.

PAULINE.

Que dites-vous ? Ne m'avez-vous pas assuré que si je vous voyois revenir en voiture...

M. DE S. FIRMIN.

Je me suis laissé abuser par l'espoir de voir adoucir tes maux.

PAULINE.

Eh bien, tu t'es trompé ?

M. DE S. FIRMIN.

Hélas, oui ! ce flacon qui m'étoit précieux, parce qu'il venoit de toi, parce que c'étoit le premier gage de ta tendresse pour moi, je

J'ai sacrifié à ce desir. Avec l'argent que j'en ai retiré, j'ai volé au lieu où l'on tiroit la lotterie ; je me suis cru au comble du bonheur en trouvant encore des billets, & pas un de mes numéros n'est sorti. Juge de mon désespoir. La douleur m'accable, je tombe sans connoissance, on m'environne ; à force de secours je reviens à moi, je ne puis me soutenir ; je dis ma demeure, & l'on me conduit ici, comme je comptois y revenir, si j'avois été plus heureux. Voilà ce qui a causé mon erreur.

PAULINE.

Eh bien, mourons ; que pouvons-nous attendre actuellement ? Les horreurs de la faim qui termineront lentement notre vie, qui nous ôteront la force de nous tendre les bras en expirant ?

M. DE S. FIRMIN.

Quelle affreuse extrémité ! Étois-tu faite pour l'éprouver ? Ah ! si le Ciel veut une victime, c'est moi seul...

PAULINE.

Quoi, tu pourrois mourir, & me laisser... Ah ! qu'il ne nous sépare pas ; mais que dis-je ! peut-être en ce moment... cher époux...

*Elle le tient embrassé par le milieu du corps.
Que rien ne nous désunisse, la mort même....
On entend du bruit. O Dieux ! Barbares ,
arrêtez.*

M. DE S. FIRMIN.

Que dites-vous ? quel effroi !

PAULINE.

C'est lui-même ; je me meurs ! *M. de S. Firmin la soutient.*

S C E N E X I.

M. DE S. FIRMIN , PAULINE ,
DUMONT , DUPRÉ.

DUMONT.

VIENS ; c'est ici.
DUPRÉ.

Ah ! Monsieur , dans quel état je vous retrouve !

M. DE S. FIRMIN.

Eh quoi , Dupré , que me veut-on ? Mon oncle me fait-il arrêter ? Pouffe-t-il la barbarie....

DUPRÉ.

Votre oncle ? Ah ! Monsieur , il est mort.

M. DE S. FIRMIN , *soupirant.*

Mon oncle est mort ?

DUPRÉ.

Oui , Monsieur , & je vous cherche depuis trois jours pour vous l'apprendre. Il est mort désespéré de vous avoir traité avec tant de rigueurs , & il vous a donné tous ses biens.

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! pourquoi a-t-il attendu jusqu'au dernier moment à me donner des marques de sa tendresse ! qu'il m'eût été doux de lui prouver mon repentir & de le voir me regarder sans colere avant de mourir !

DUPRÉ.

Vous connoissiez son caractère inflexible ; la maladie l'avoit bien adouci.

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline , après tant de maux , votre vertu est donc enfin récompensée !

PAULINE.

Il m'est bien doux de n'avoir plus à craindre pour vous ; mais S. Firmin , ailons trouver M. Vincent , nous devons le secourir promptement.

M. DE S. FIRMIN.

Vous m'avez prévenu , chere Pauline , & je n'en suis point jaloux , nous pensions de même ;

Voilà comme il faut rendre graces au Ciel de ses bienfaits.

PAULINE, *avec joie.*

Nous sommes trop heureux ! le voici.

SCENE DERNIERE.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE,
M. VINCENT, DUMONT, DUPRÉ.

M. VINCENT, *vivement.*

MADAME....

PAULINE.

Monsieur Vincent....

M. VINCENT.

On m'a prêté deux mille écus, & je vais les partager avec vous.

PAULINE.

Quel homme vous êtes !

M. DE S. FIRMIN.

Mon ami, nous n'en avons plus besoin ni vous non plus, vous en pouvez être bien assuré.

M. VINCENT.

Seroit-il bien possible ! qui peut mériter autant que vous d'être toujours heureux !

PAULINE.

Vous, M. Vincent.

M. DE S. FIRMIN.

Oui, chere Pauline. C'est en partageant le bonheur qu'on peut l'accroître & le fixer. Soyez-en le témoin, Dupré, & ne nous quittez jamais.

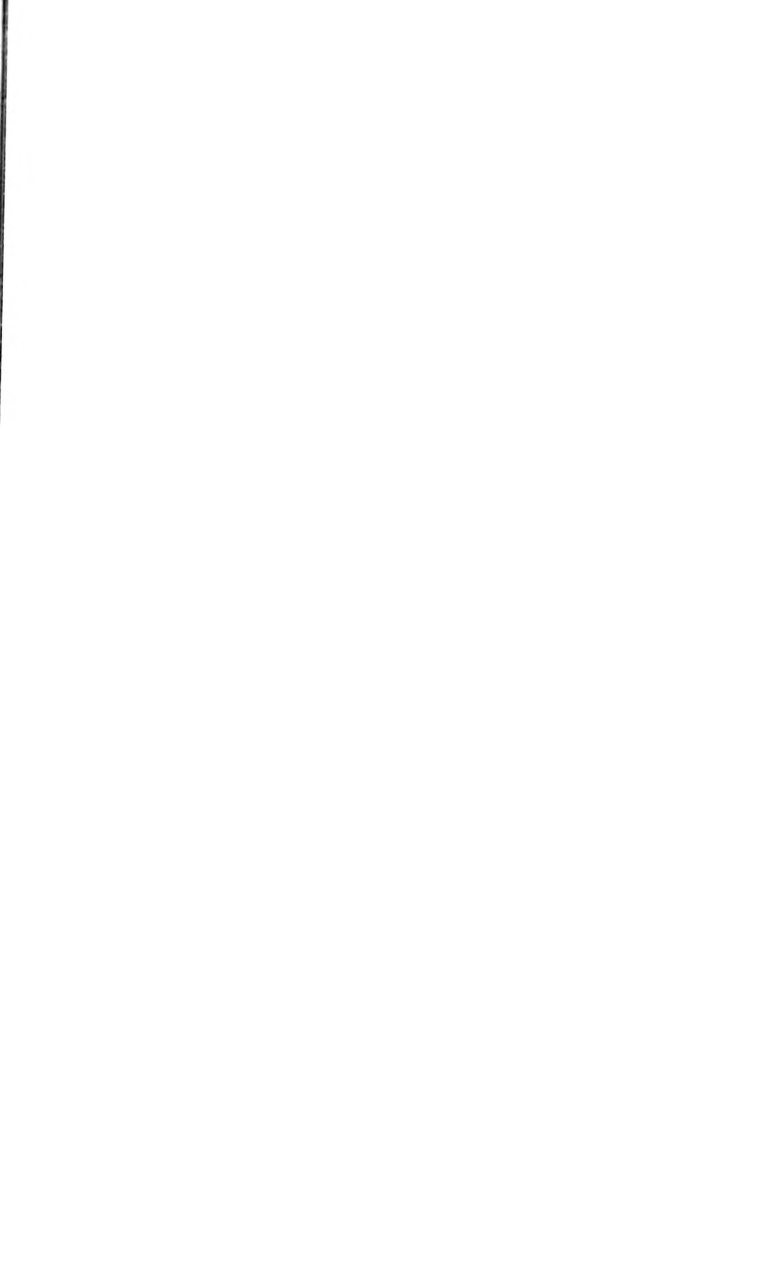
EXPLICATION

DES PROVERBES

De la sixième partie.

41. **C**E qui est bon à prendre, est bon
à rendre. 5
42. Chat échaudé craint l'eau froide. 25
43. Qui dit ce qu'il sçait, qui donne
ce qu'il a, qui fait ce qu'il peut
n'est pas obligé à davantage. 47
44. Plus de bruit que de besogne. 79
45. A Trompeur, Trompeur & demi. 105
46. A laver la tête d'un mort, on perd
sa lessive. 131
47. Le Diable n'est pas toujours à la
porte d'un pauvre homme. 147

F I N.



7

PQ
1959
C4
1769
t.6

Carмонтelle, Louis Carrogis
Amusemens de société

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
